

# BCU info

décembre 57  
Dezember 2007

Entretiens de collaboration : un premier bilan

La mémoire numérique de la Suisse

Abraham Gemperlin et les débuts de l'imprimerie à Fribourg

Lire à Yverdon au 18e siècle

[Par défaut ...]. Rétrospective de Jean-Pierre Humbert

Le Fribourg des Mülhauser (1930-1975)



Cortège officiel du 800<sup>e</sup> de la ville de Fribourg, 1957 © BCU Fribourg, Fonds Mülhauser



Bibliothèque cantonale et universitaire Fribourg  
Kantons- und Universitätsbibliothek Freiburg

## Editorial

Sophie Mégevand

En octobre 2002, pour son premier « mot du directeur », M. Good écrivait : « Le *BCU Info* doit donc continuer à refléter la multiplicité de nos activités, de nos joies, de nos réussites et de nos difficultés. Il doit s'adresser à la fois au personnel et aux amis de la BCU, aux responsables politiques, à nos collègues bibliothécaires des deux côtés de la Sarine et à toute autre personne intéressée. » (*BCU Info* n° 44).

Le sommaire de ce nouveau numéro montre bien à quel point *BCU Info* tâche de rester fidèle à cette « mission ». La variété des thèmes, des plus proches aux plus éloignés dans le temps, du manuscrit au numérique, en passant par l'imprimé, du passé de la traduction au futur du catalogue, et j'en passe, reflète la pluralité des intérêts du personnel de la BCU et du lectorat de son journal interne.

Bonne lecture, joyeux Noël et une nouvelle année riche en joies et réussites!

## Sommaire

Entretiens de collaboration : un premier bilan <i>Regula Feitknecht, Martin Good</i>	3
Abraham Gemperlin et les débuts de l'imprimerie à Fribourg, au XVIe s. <i>Georges Andrey</i>	6
La mémoire numérique de la Suisse <i>Pierre Buntschu</i>	10
Deux manuscrits de la BCU prêtés en Thuringe <i>Romain Jurot</i>	14
L'exposition <i>Lire à Yverdon au 18e s.</i> et le fonds des livres anciens <i>Cécile Vilas</i>	16
Flying into the future - back to basics <i>Regula Sebastião</i>	21
Une actualité de près de trois siècles (IV) <i>Christian Jungo</i>	26
La floraison du bambou (IX) <i>Christian Jungo</i>	37
La Bibliothèque de Romont fête ses 25 ans <i>Michel Dousse</i>	47
... des personnes <i>Michel Ducrest, Romain Courtet, Sophie Perrin Piasenta</i>	49
Le Fribourg des Mülhauser <i>Claudio Fedrigo, Emmanuel Schmutz</i>	52
[Par défaut ...]. Exposition rétrospective de Jean-Pierre Humbert <i>Claudio Fedrigo</i>	56
« Son lit de pierres » de René Bersier et Monique Rey <i>Claudio Fedrigo</i>	58
Nova Friburgensia <i>Monique Dorthe, Michel Dousse, Claudio Fedrigo, Ulrike Fischer, Martin Good, Céline Papaux</i>	60
Nos chers auteurs <i>Claudio Fedrigo</i>	68
Propos sur nos images d'autrefois <i>Amalita Hess</i>	

## **Impressum**

*BCU Info*. Journal de la Bibliothèque cantonale et universitaire de Fribourg.

Rédaction:

Michel Dousse

Claudio Fedrigo

Martin Good

Sophie Mégevand

Vos contributions sont les bienvenues :  
n'hésitez pas à contacter l'un des membres  
de la rédaction.

Archives de *BCU Info* :  
[www.fr.ch/bcuf/](http://www.fr.ch/bcuf/) (-> Actuel)

## Un premier bilan

# Entretiens de collaboration

Regula Feitknecht, Martin Good

Aux mois d'avril et de mai de l'année en cours, des entretiens de collaboration ont eu lieu pour l'ensemble du personnel de la BCU. Les finalités de ces entretiens ont été présentées à plusieurs reprises, notamment dans ces colonnes (cf. *BCU Info* 55, p.6). De nombreuses réactions laissent penser que ces buts ont été largement atteints, et qu'il a été apprécié que les responsables prennent le temps pour l'écoute de leurs collaborateurs et pour donner un feed-back. A la fin de cette première « tournée », qui avait été conçue comme test grandeur nature, nous avons fait un bilan.

Réunis au mois de septembre au Musée romain de Vallon, les cadres ont fait cette analyse sous la conduite méthodologique d'Olivier Siegenthaler, formateur. Il en est ressorti un certain nombre de conclusions, de mesures d'amélioration, mais également de confirmations des options prises. Il a été décidé ...

- ... de maintenir le processus et les modalités d'exécution : les entretiens de collaboration auront lieu une fois par an ; un seul responsable conduit l'entretien ; pour les personnes affectées à deux secteurs, les responsables concernés se concertent avant l'entretien ; les personnes en formation sont prises en charge par la responsable de la formation professionnelle
- ... de revoir et corriger le formulaire : une version électronique avec des champs extensibles sera créée, elle pourra être remplie par ordinateur ; la succession des rubriques sera modifiée
- ... de proposer un barème de 4 échelons pour les appréciations générales du collaborateur (avec une seule réponse possible)
- ... de revoir et compléter les deux guides
- ... de faire chaque année un bilan de l'expérience, sous une forme à définir
- ... de prévoir une rubrique « Divers » à la fin du formulaire, afin de laisser plus de place à la discussion.

La direction a dépouillé en parallèle, avec chaque chef de secteur, les 79 dossiers issus des entretiens. Voici un résumé des résultats :

- Il y a 22 cahiers des charges à modifier, à établir ou à valider. Cette démarche a pris un retard important, que nous regrettons vivement, en raison du manque de personnel à la direction, du cumul extraordinaire de tâches et de la contrainte d'introduire un nouveau formulaire.

- Heureusement, aucun entretien n'a révélé le besoin d'une évaluation formelle des prestations d'un collaborateur (pour cette procédure cf. p. 7 de l'article cité ci-dessus).
- Dans quelques cas, des mesures ont été décidées pour résoudre des problèmes au niveau du rendement ou du comportement ou encore afin d'améliorer la satisfaction dans le poste.
- Dans quelques cas, des collaborateurs ont fait des propositions intéressantes visant à mieux tirer profit de leurs compétences et de leur temps de travail.
- Un certain nombre de problèmes ont été signalés. Plusieurs personnes ont relevé que l'infrastructure de travail est insuffisante, notamment l'accès à un poste de travail informatisé au secteur public. De même, le climat de travail dans les magasins (au sens propre du terme !) est parfois difficilement supportable.

La première rubrique du formulaire d'entretien – satisfaction dans le poste, clarté des objectifs, climat de travail, moyens à disposition, etc. – concerne la perception du collaborateur. Il était tentant de visualiser les réponses à l'aide d'un tableau. La courbe qui en résulte laisse supposer une satisfaction franchement réjouissante. Etant donné que la validité de cet exercice ne peut être que limitée et que ce genre de tableau fait vite oublier toutes les réserves émises, nous renonçons à le publier. En effet, les questions de la première rubrique, dont le but premier est de fixer les thèmes et de faciliter l'entrée en matière, étaient parfois comprises d'une façon assez différente d'une personne à l'autre. Concernant la diffusion de l'information, par exemple, certaines personnes ont pensé à la manière dont leur supérieur direct informe, d'autres à la manière générale d'informer à la BCU, d'autres encore aux deux volets. On peut constater le même phénomène pour la clarté des objectifs. Pour le climat de travail, dans plusieurs cas, la réponse « pas satisfait » a été cochée en raison d'un conflit avec une personne, malgré une satisfaction avec la situation générale. On ne peut pas non plus exclure que, dans certains cas, pour une raison ou une autre (par exemple par crainte de passer pour un râleur), le collaborateur n'ait pas donné sa vraie perception des choses.

Un nombre significatif de personnes a déclaré que l'information concernant les possibilités de formation serait insuffisante. C'est aussi la question que le plus de personnes a tout simplement éludée. Voici donc un rappel des principes en vigueur à la BCU-Centrale :

- La direction signale dans le message mensuel toutes les manifestations de formation dont elle a connaissance et susceptibles d'intéresser le personnel de la BCU. L'ensemble du personnel est censé connaître les contenus de la

« feuille officielle ». Si une personne est intéressée par une formation, elle fait une demande à son supérieur direct qui la transmettra à la direction avec son préavis.

- La formation compte en principe comme temps de travail quand il s'agit d'acquérir des compétences indispensables pour l'exercice de la fonction. La formation continue au sens large – utile professionnellement, mais pas indispensable – est limitée à 5 jours par an au maximum (et au prorata du taux d'activité). Les formations organisées par la BCU pour l'ensemble du personnel, telles que les « Matins de Beauregard » et autres, ne comptent pas dans ce calcul.
- En ce qui concerne les formations professionnelles (apprentissage, hautes écoles, certificats, études en Suisse ou à l'étranger), la responsable de la formation professionnelle ainsi que la direction sont volontiers à disposition pour tout renseignement. Le cas échéant, il s'agira de trouver une solution sur mesure pour régler les questions liées au rapport de travail.

Nous sommes convaincus que l'investissement important consenti de part et d'autre pour la préparation des entretiens de collaboration est largement compensé par les améliorations directes et les effets indirects de cette démarche, parmi lesquels nous ne relèverons que la contribution à la qualité du climat de travail et l'ouverture au dialogue. Le sérieux avec lequel les entretiens ont été préparés et menés par l'ensemble du personnel a été déterminant pour le succès de l'opération. Nous vous en remercions chaleureusement.

Les débuts de l'imprimerie à Fribourg, au XVI<sup>e</sup> siècle

## Abraham Gemperlin

Georges Andrey

En cette première moitié du XVI<sup>e</sup> siècle, face à la déferlante protestante, les cantons catholiques sont sur la défensive. Avec un tenace esprit de décision et une rare unanimité, les autorités de la Ville et République de Fribourg s'opposent alors à tout ce qui fleure les idées nouvelles, à commencer par les livres, tout bonnement frappés d'interdiction. L'indigence culturelle comme renoncement volontaire aux richesses intellectuelles du monde ouvrait, elle aussi, les portes du Ciel et contribuait à maintenir closes celles du pouvoir en place.

Cependant, afin de contrebalancer l'influence des écrits réformés, il apparut vite indispensable, dans la droite ligne du Concile de Trente (1545-1563), de contre-attaquer sur le plan intellectuel. Depuis l'arrivée du Hollandais Pierre Canisius (1521-1597), en décembre 1580, qui avait été suivie par l'ouverture du Collège Saint-Michel, le 19 octobre 1582, Fribourg vivait à l'heure de la Compagnie de Jésus, fer de lance de la Réforme catholique, qui a été un long et rude combat. Pour la formation d'une élite fidèle à l'ancienne foi, comme pour l'apostolat, il fallait au clergé des textes appropriés. Jusqu'alors, la Suisse catholique ne comptait aucune imprimerie. C'est dire que, grâce aux promoteurs du Collège, qui mirent tout leur zèle à favoriser l'installation d'un atelier typographique à Fribourg, la cité des Zaehringen a tout de même été pionnière.

Après Canisius, c'est un autre étranger qui contribue au renouveau de la foi. Originaire de Rottenburg sur le Neckar (Wurtemberg), Abraham Gemperlin voit le jour vers 1550. C'est à Fribourg-en-Brisgau/Freiburg im Breisgau que le jeune Gemperlin, associé à l'imprimeur bâlois Ambrosius Froben, édite quelques ouvrages en 1583-1584, avant de conclure avec les autorités fribourgeoises, qui l'appuient financièrement, un accord en vue de son établissement sur les bords de la Sarine, le 7 août 1584.

### A la rencontre du premier livre fribourgeois

Dans le courant de l'été 1585, le premier livre imprimé à Fribourg, les *Fragstück des christlichen Glaubens*, sort des presses d'Abraham Gemperlin. Du fait de ses origines, de ses principaux clients – le Collège Saint-Michel – et de l'orientation alémanique du pouvoir en place, la plus grande partie de sa production est en allemand. En 1588, une publication non autorisée – la censure règne – lui vaut d'être expulsé de Fribourg. L'année n'est pas écoulée que le voici de retour, preuve de l'intérêt que lui porte le gouvernement.

**Fragstück**  
**Des Christlichen Glaubens** / an die **neuwe Sectische** Predigkanten /

Erslich

Durch den Hochgelehrten **H. Johann Hayum** auß Schotten / der Societet Jesu Theologum  
frantzösisch beschriben / demnach

Durch **Sebastian Werro** Pfarrherrn  
zu Freyburg in Vechtlande / in das Teutsch gebracht /  
und mit angeheucktem

Andern Theyl gemehret.



*Im Jahr  
1585  
den 15. Junij  
zu Freyburg  
in Vechtlande*



*Im Jahr  
1585  
den 15. Junij  
zu Freyburg  
in Vechtlande*

Getruckt zu Freyburg in Vechtlande  
bey Abraham Gemperlin / 1585.

*Früb. 1585, 1*

John Hay « Fragstück des christlichen Glaubens an die neuwe sectische Predigkanten », 1585.  
Cette traduction allemande de la diatribe contre les calvinistes du jésuite écossais John Hay (1546-1607),  
par le curé de Fribourg Sebastian Werro (1555-1614), qui y a ajouté une deuxième partie de son cru,  
constitue le premier imprimé sorti de l'officine typographique d'Abraham Gemperlin, première imprimerie  
du canton de Fribourg.

Sous le signe de la Réforme catholique, sa production se compose essentiellement d'oeuvres de polémique antiprotestante, d'ouvrages de prière et de dévotion, notamment de Pierre Canisius, ainsi que des oeuvres de l'humaniste et chanoine de Saint-Nicolas Sébastien Werro (1555-1614). La marche de son atelier s'avérera toutefois laborieuse, ce qui est somme toute compréhensible pour un petit imprimeur de ce temps-là. Aussi, nombreuses sont les notes, dans les Comptes de la Ville, accordant un exceptionnel subside à l'imprimeur tenu à bout de bras. Pour Gemperlin, les affaires ne sont décidément pas florissantes, au point qu'il décide de quitter Fribourg, en décembre 1593, pour s'établir à Constance, où il sera éditeur.

Mais c'est un nouvel échec. Il revient à Fribourg l'année suivante et reprend son activité d'imprimeur, mais en association avec Guillaume Maess/Wilhelm Mäss, bourgeois de la Ville, à qui le gouvernement confie, en juillet 1595, la charge officielle d'imprimeur du gouvernement. Une série d'ouvrages portant la mention des deux imprimeurs sortent de l'officine fribourgeoise entre 1596 et 1597. Le contrat de transfert de l'un à l'autre prouve clairement que Gemperlin ne put jamais amortir la première mise de fonds qui avait été nécessaire pour l'aménagement de son atelier de typographie. Evidemment, les beaux projets du début restèrent lettre morte, mais de vastes oeuvres, telles que les *Notae in evangelicas lectiones* et les éditions à gros tirage de certains imprimés – dépassant les 2000 exemplaires et plus –, démontrent que la capacité de production de l'atelier était assez remarquable.

Condamné en 1597 à la prison pour dettes, le premier imprimeur de Fribourg, qui avait la bosse du travail mais pas vraiment le sens des affaires, ira d'échec en échec.

### Une fin de non-recevoir

Condamné en 1597 à la prison pour dettes, le premier imprimeur de Fribourg, qui avait la bosse du travail mais pas vraiment le sens des affaires, ira d'échec en échec. Tour à tour marchand de laines, aubergiste, notaire, suppléant du maître d'école, toutes ces tentatives s'enchevêtrant de façon désastreuse, Gemperlin finit dans la misère et se retrouvera comme indigent à l'Hôpital des Bourgeois de Fribourg. La dernière mention le concernant date de 1616. Le moment de sa disparition n'est pas connu. Son destin s'apparente à celui de Gutenberg, qui quitta ce monde après avoir fait faillite et être tombé, lui aussi, à l'assistance publique.

Il faudra encore beaucoup de temps pour que l'usage du plomb, autrement que pour faire des balles, entre dans les mentalités. Force est de constater que nombre d'ouvrages sont restés à l'état de manuscrits dans le canton. C'est ainsi que les rares penseurs politiques qui se confient au papier le font dans l'intimité

Sis dans une bâtisse construite en 1527, le Musée Gutenberg de Fribourg est entièrement consacré à l'histoire de l'imprimerie et aux techniques de communication du futur.



de leur cabinet, ne jugeant pas bon, par prudence, modestie ou conformisme, de publier leurs travaux. Car, avant le siècle des Lumières et le baron d'Alt, l'avoyer éclairé, éditer n'était pas, aux yeux des patriciens, de très bon aloi. De même, la lecture publique n'allait pas de soi. Aussi Fribourg ne possédera-t-elle jamais de Burgerbibliothek, à l'instar de Berne, et nombre d'écrits continueront longtemps encore à circuler sous forme manuscrite, et ce de manière confidentielle. Toutefois, en venant à Fribourg, Gemperlin a posé la première pierre d'un édifice culturel qui fut tout aussi difficile à réaliser qu'une cathédrale.

#### Source

Article paru dans 1700 : *Bulletin d'information de la Ville de Fribourg* (No 233, mars 2007, p. 8-9)

#### Notes

Sur les débuts et le développement de l'imprimerie et de l'édition à Fribourg, on consultera avec profit Andrey, Georges: «La première imprimerie à Fribourg et ses successeurs», in VV.AA. *Le Livre fribourgeois 1585-1985*. Catalogue de l'exposition du 400e anniversaire de l'imprimerie fribourgeoise. Fribourg, Bibliothèque cantonale et universitaire, 1985, pp. 43-49; du même auteur: «Madeleine Eggendorffer, libraire à Fribourg et la Société typographique de Neuchâtel (1769-1788): livre, commerce et lecture dans la Suisse des Lumières», in VV.AA. *Aspects du livre neuchâtelois*. Neuchâtel, Bibliothèque publique et universitaire, 1986, pp. 116-157; ainsi que Horodisch, Abraham: *Die Offizin von Abraham Gemperlin dem ersten Drucker von Freiburg (Schweiz)*. Mit 307 Abbildungen, einer Falltafel und 2 Handschriften-Facsimiles. Freiburg, 1945. Nous remercions la Bibliothèque cantonale et universitaire de Fribourg (BCU) de sa précieuse collaboration.

## Colloque

# La mémoire numérique de la Suisse

Pierre Buntschu

Les 8- 9.11.2007, a eu lieu à Berne un colloque organisé par l'Académie suisse des sciences humaines et sociales sur le thème « La mémoire numérique de la Suisse : état, défis et solutions ». Ce colloque passionnant avait clairement pour but d'essayer de faire bouger les choses. Il était articulé en trois parties :

1. Etat de la situation en Suisse
2. Expériences de l'étranger
3. Initiatives et solutions

Dans le cadre de la troisième partie, les participants ont discuté, modifié et accepté un mémorandum intitulé « Recommandations pour la sauvegarde des biens culturels nationaux de Suisse à l'ère numérique ». Le texte de ce mémorandum se trouve reproduit dans cet article.

Ce colloque a mis en évidence la situation en Suisse et a permis de prendre connaissance de l'attitude des différents acteurs. Sans chercher à faire une synthèse des différentes interventions, j'aimerais souligner quelques points importants :

### **On produit beaucoup de documents numériques, mais personne ne sait comment les conserver**

De nombreuses institutions produisent de grandes quantités de documents digitaux. Mais la question de la conservation n'est pas résolue (« ungeklärt »). En fait, il n'existe aucune solution, il n'y a pas de voie royale en la matière. Tout le monde est en train de chercher. Et plus on produit de documents numériques, plus le problème d'archivage est important et devient aigu.

Il existe de nombreux chemins possibles pour l'archivage numérique. Un intervenant a mentionné, de manière non exclusive :

- ne rien faire ; ce qui est un choix par défaut d'un autre,
- émuler les anciennes données,
- migrer les données en même temps que l'évolution technologique,
- conserver les données telles quelles et conserver tous les appareils et tous les logiciels permettant d'y accéder en créant une sorte de musée informatique « vivant » ; solution jugée irréalisable,
- convertir les données en un « media permanent »,
- stocker les données en format digital, mais les archiver en format analogique sur un support comme les microformes.

Il estime que l'archivage revient à environ 700.- francs par téraoctet et par année sur des bandes magnétiques et à environ 2'000.- francs sur des disques.

## **La Confédération est plutôt réservée**

L'Office fédéral de la culture étudie la question depuis plusieurs années. L'Office va sortir à la fin 2007 un rapport intitulé « Memopolitik der Schweiz ». Sur la base de ce qu'ont expliqué M. Marc Wehrlin, directeur suppléant de l'Office, et un collaborateur scientifique, on ne trouvera pas dans ce rapport une stratégie pour la Suisse, mais une incitation à poursuivre la réflexion (« weiterführende Fragen », « Input für ein gemeinsames Gespräch »). L'Office fédéral de la culture veut se limiter à soutenir les institutions qui dépendent de l'Office (Archives fédérales, Bibliothèque et Musée nationale). Ces institutions pourraient jouer le rôle de « phares ». La Confédération veut prendre conscience des devoirs et besoins par rapport à ses propres institutions et se tenir à cela.

## **Un changement de paradigme**

Les personnes engagées dans des projets concrets relèvent que, lorsqu'on interpelle différentes autorités et administrations au sujet de l'archivage numérique, les réponses se réfèrent à des structures (organisation, lois) antérieures au monde digital. On n'a pas encore effectué le saut à l'âge digital. Or le paradigme a changé. On ne devrait pas rester figé.

## **Une question d'organisation**

A écouter les différents intervenants, il semble que se pose en priorité une question d'organisation. On a besoin de créer en Suisse une plateforme de travail. La Confédération ne veut pas prendre l'initiative et on ne peut pas se baser sur les associations professionnelles ; car ce n'est pas leur rôle.

Dans d'autres pays européens, les académies, les universités sont beaucoup plus impliquées. Certains pays ont mis en place des structures qui pourraient servir de modèles d'organisation, comme le système EUBAM en Allemagne (Arbeitsgruppe zu europäischen Angelegenheiten für Bibliotheken, Archive, Museen und Denkmalpflege) : <http://www.eubam.de/> . Dans le cadre d'EUBAM, on a réussi à faire coopérer les archives, bibliothèques, musées et institutions de protection des biens culturels aux niveaux de l'Etat fédéral (Bund), des Länder et des villes. Le premier mandat d'EUBAM est d'initier et d'accompagner le développement d'une stratégie nationale par rapport à la numérisation.

En Suisse également, il faudrait impliquer les institutions aux niveaux fédéral, cantonal et communal, mais on ne sait pas comment avancer. On relève que, de manière générale, les législatifs sont plus ouverts et plus sensibles à la question que les exécutifs et les administrations. On souligne un autre danger très grave: il y a de nombreuses organisations qui ne sont pas couvertes par les institutions de mémoire (archives, bibliothèques, musées) mais qui ont des informations importantes pour la mémoire (par exemple météo, registre foncier, etc.).



- au chef du DFI
- à la cheffe du DFAE
- au président de la Conférence des gouvernements cantonaux
- à la Conférence des directeurs des Archives cantonales et des Archives fédérales
- aux présidents de la Conférence des délégués cantonaux et communaux aux affaires culturelles
- aux présidentes des Commissions de la science, de l'éducation et de la culture du Conseil national et du Conseil des Etats

### **Recommandations pour la sauvegarde des biens culturels nationaux de Suisse à l'ère numérique**

L'Académie suisse des sciences humaines et sociales (ASSH) a organisé les 8 et 9 novembre 2007 à Berne le colloque «La mémoire numérique de la Suisse : état, défis et solutions» en collaboration avec d'éminentes organisations spécialisées. Les 210 participant(e)s ont adopté les recommandations suivantes à l'intention des destinataires mentionnés ci-dessus :

- étant donné les énormes quantités de documents papiers, sonores et images produits ou ne pouvant être obtenus que numériquement,
- étant donné les efforts internationaux,
- étant donné la vitesse vertigineuse du développement technique et
- étant donné la volatilité de l'enregistrement qui en découle et les capacités insuffisantes pour une conservation adéquate à long terme,

d'entreprendre les mesures appropriées et indispensables afin de

#### **garantir la conservation à long terme de l'ensemble des données numériques.**

Les destinataires – le Département fédéral de l'intérieur, les cantons et les villes – sont invités à examiner en particulier les deux recommandations ci-dessous:

### **(1) Coordination partenariale et régulation des activités de numérisation**

Il est nécessaire d'élaborer des bases pour la coordination et la régulation des activités de numérisation dans le cadre d'une collaboration partenariale entre les institutions spécialisées de premier plan de la Confédération, les cantons, les villes et d'autres acteurs actifs dans ce domaine. Leurs associations nationales et organisations spécialisées doivent obtenir la possibilité d'assurer la coordination et la régulation sous forme de critères, standards et normes.

### **(2) Solution pour l'archivage à long terme des données numériques au niveau national**

Le Département fédéral de l'intérieur est invité, avec les cantons et les villes, à examiner une solution à long terme pour l'ensemble des données numérisées, créées et enregistrées numériquement au moyen d'un renforcement des institutions et initiatives existantes ainsi que grâce à la création d'un réseau. Les institutions spécialisées dirigeantes de la Confédération, des cantons, des villes, ainsi que les autres acteurs actifs dans ce domaine – parmi eux, si cela est judicieux, les personnes privées - ainsi que leurs associations, devraient être intégrés dans le travail de projet. Les tâches suivantes devraient être entreprises:

- garantie à long terme de l'utilisation technique des données,
- régulation dans le domaine de la sauvegarde et de la coopération,
- évaluation régulière des infrastructures existantes et identification du besoin de développer une collaboration avec des tiers (universités et entreprises privées) et
- fonctions de coordination tant au niveau technique que du contenu ainsi que dans la formation.

Berne, le 9 novembre 2007

## **Agir**

Plusieurs personnes engagées dans des projets de numérisation lancent le même appel : « Il y a 6 ans que la discussion est lancée. Quand allons-nous cesser de discuter pour faire quelque chose ? »

Le mémorandum adopté par les participants constitue une incitation à agir. Le mémorandum demande la mise en place d'une coordination et le développement au niveau national d'une solution pour l'archivage à long terme des données numériques.

La préoccupation est sérieuse. Il faut relayer cette demande à tous les niveaux.

## Exposition

### Deux manuscrits de la BCU prêtés en Thuringe

Romain Jurot

Le 19 novembre est la fête de sainte Élisabeth de Hongrie († 1231). Cette grande figure de la chrétienté médiévale a su s'attirer la ferveur des fidèles par une vie faite de prières, de renoncements et d'austérités peu communes. Fille du roi de Hongrie, née en 1207, elle est fiancée à l'âge de quatre ans à Louis, héritier du landgrave de Thuringe âgé de onze ans. Dès ce moment, elle est élevée au château de la Wartburg à Eisenach auprès de son futur époux. Leur mariage est célébré en 1221 ; elle a quatorze ans, lui vingt. Le couple s'agrandit avec l'arrivée de trois enfants avant le décès de Louis, en 1227, sur le chemin de la Terre sainte. Enfant, Élisabeth étonne son entourage par une piété qui la

dévore littéralement. Elle se dévoue en particulier au service des pauvres, notamment les lépreux, et fait construire un hôpital non loin de la Wartburg. Gagnée à l'idéal de la vie ascétique de saint François d'Assise, elle revêt la robe des tertiaires franciscaines. La mort aura une besogne bien facile pour faucher une vie complètement épuisée par d'innombrables pratiques austères : Élisabeth meurt en 1231, elle a vingt-quatre ans. Sa tombe à Marbourg est à peine refermée que déjà des miracles y éclatent, des pèlerinages s'organisent, les foules affluent. Son culte se développe de manière fulgurante ; Élisabeth est canonisée en 1235 déjà.



La «Wartburg» à Eisenach qui héberge l'exposition «Elisabeth von Thüringen - eine europäische Heilige».

C'est sous le titre *Elisabeth von Thüringen – Eine europäische Heilige* que s'est ouverte le 7 juillet dernier au château de la Wartburg à Eisenach une grande exposition internationale pour marquer le 800e anniversaire de la naissance de la sainte. Les concepteurs de la manifestation ont choisi de mettre un accent particulier sur la diffusion du culte de sainte Élisabeth et sur le rôle joué par celle-ci dans l'occident chrétien jusqu'à aujourd'hui. Pour ce faire, de nombreux musées et bibliothèques de toute l'Europe ont répondu favorablement aux demandes des organisateurs en mettant à disposition un grand nombre d'objets-témoins (objets personnels de sainte Élisabeth, reliquaires, représentations iconographiques, manuscrits, imprimés, etc.). La BCU s'est vue honorée en étant sollicitée pour le prêt de deux de ses manuscrits médiévaux provenant d'Hauterive, un Missel (ms. L 158) et un Antiphonaire de l'office (ms. L 301/I). Aux yeux des organisateurs, ces deux manuscrits constituent des témoins significatifs de la rapide diffusion, ici par l'entremise des cisterciens, du culte de la sainte thuringienne. Les livres fribourgeois y sont en bonne compagnie entourés qu'ils sont par une centaine de manuscrits médiévaux de toutes origines.

Un catalogue de l'exposition fort savant, disponible en différentes versions, permet de parcourir l'exposition sans avoir à se déplacer à la Wartburg, un lieu de mémoire éminent de la culture allemande – Luther y traduit en quelques semaines le Nouveau Testament –, qui mérite pourtant largement une visite.

Catalogue de l'exposition : *Elisabeth von Thüringen - Eine europäische Heilige*. Éd. Dieter Blume et Matthias Werner, Petersberg 2007.



Meister Theodorik, Ste Elisabeth de Thuringe. Avant 1365. Burg Karlštejn (Catalogue de l'exposition, p. 327, no 217).



Vitrines avec les manuscrits fribourgeois.

Exposition : Découvrir la Bibliothèque Publique d'Yverdon-les-Bains  
*Lire à Yverdon au 18e siècle et le fonds des livres anciens*  
Cécile Vilas

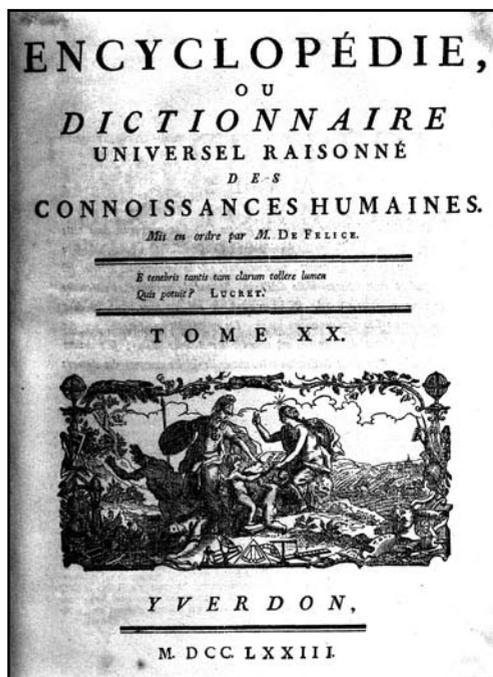
La Ville d'Yverdon-les-Bains fête en 2007 le 250e anniversaire de son temple. La construction en 1757 de ce monument du patrimoine vaudois marque le début d'une époque dynamique qu'on pourrait appeler – non sans un certain anachronisme – « la belle époque » d'Yverdon.

Preuve de l'intense activité qui caractérise cette période, l'édification du temple sera suivie quatre années plus tard, en 1761, de la création de la *Société économique*. Celle-ci sera à l'origine de la fondation de la Bibliothèque Publique (1763) et du Musée d'Yverdon (1764).

L'année 1762 verra le bref passage, à Yverdon, de Jean-Jacques Rousseau, persécuté depuis la publication du *Contrat social*, ainsi que l'installation de Fortuné-Berthélemy de Félice. Ce Napolitain converti au protestantisme érigera le monument le plus remarquable de cette « belle époque » yverdonnoise : il publiera de 1770 à 1780 l'*Encyclopédie d'Yverdon* (58 volumes), une refonte suisse de l'*Encyclopédie* de Diderot/d'Alembert. L'œuvre monumentale de Félice est considérée comme la réponse protestante à l'encyclopédisme parisien.

La commémoration de la construction du temple est donc un motif suffisamment puissant pour inciter à présenter à Yverdon quatre expositions simultanées, toutes en lien, d'une manière ou d'une autre, avec le temple. Si deux expositions sont consacrées à l'histoire du bâtiment, une troisième s'attache à présenter des visions artistiques d'aujourd'hui. La quatrième – *Lire à Yverdon au 18e siècle* – est proposée par la Bibliothèque Publique et s'intéresse au monde intellectuel de cette ville classique qui se construit un temple. En évoquant les différents modes de lecture (public ou privé), l'exposition reconstitue également les contenus des lectures des Yverdonnois ainsi que quelques profils de lecteurs. Enfin, une attention particulière est accordée à l'apprentissage de la lecture. L'exposition est richement alimentée par le fonds des livres anciens de la Bibliothèque Publique ; accordons donc quelques lignes à l'histoire de la collection yverdonnoise.

« Une Société qui puisse éclairer nos projets, diriger nos démarches, et soutenir nos efforts » : la création de la *Société économique* d'Yverdon  
En mars 1761, le pasteur-naturaliste Elie Bertrand (1713-1797), secrétaire perpétuel de la Société économique de Berne, adresse une lettre à plusieurs notables de la ville d'Yverdon et de sa région. Il cherche à promouvoir la création en terre vaudoise d'une filiale de la société de Berne pour que les Yverdonnois puissent « éclairer nos projets, diriger nos démarches, et soutenir nos efforts ».



Tome XX (1773) de l'*Encyclopédie ou Dictionnaire universel raisonné des connoissances humaines* (Mis en ordre par De Felice). Yverdon, 1770-1780.

Le 1er juin 1761, 17 notables – sous la direction du bailli Victor de Gingins – se réunissent et se constituent en *Société économique*. Ils fixent le programme de la nouvelle société dont le but principal est d'encourager l'agriculture et l'économie.

Dans l'énoncé de l'un des objectifs principaux se dessinent, en filigrane, les origines de la Bibliothèque Publique. En effet, les membres de la société souhaitent « rechercher les moyens de trouver des fonds pour se procurer les livres d'Agriculture, d'Arts, et de Commerce nécessaires, et même pour former avec le temps une Bibliothèque publique à l'usage de la Ville. » (Registre 1, 1er juin 1761).

A partir de ce moment, les membres de la Société économique yverdonnoise ne cessent de réunir des livres. Ainsi, en 1765, le premier catalogue imprimé recense déjà 330 ouvrages, parmi lesquels se trouvent des titres prestigieux comme les 10 premiers volumes de l'*Encyclopédie* de Diderot/d'Alembert. Actuellement, le fonds ancien yverdonnois compte 17'000 volumes datant du 16e au 19e siècle. Le fonds est catalogué sur RERO. L'article publié dans le *Répertoire des fonds imprimés anciens de Suisse* permet d'obtenir des informations supplémentaires. (<http://www.zb.unizh.ch/HBHCH/webpages/staticPages/k002022.shtm>).

## Lire à Yverdon : une triple approche

L'exposition présentée à la Bibliothèque d'Yverdon aborde la thématique de la lecture au 18<sup>e</sup> siècle en trois chapitres :

« Lire la Bible » en constitue le premier volet : ce thème permet de tisser un lien visible avec le temple et la vie spirituelle de la paroisse d'Yverdon. Depuis la Réforme, la Bible et les lectures religieuses ont joué un rôle primordial dans l'alphabétisation des populations. L'exposition s'intéresse aux différents rôles de la Bible : non seulement comme texte religieux et base de lecture, mais aussi comme objet précieux et de mémoire (privée ou collective). Ainsi, le visiteur pourra découvrir des inscriptions dans les bibles exposées qui renvoient à des événements d'ordre privé (p. ex. une naissance) ou public (une Bible d'apparat portant les armoiries d'Yverdon). L'exposition aborde la question de la traduction en langue vernaculaire, de même que celle concernant les illustrations des textes bibliques. Elle montre en outre que les catéchismes et les psautiers ont également joué un grand rôle dans l'apprentissage de la lecture. Ils étaient souvent les seuls livres disponibles et permettaient d'apprendre la religion et la lecture simultanément.

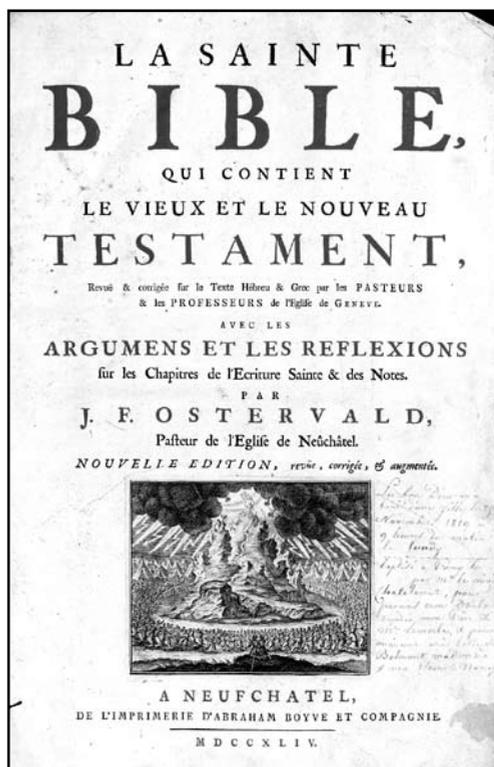
Le deuxième volet de l'exposition s'intéresse aux lectures faites à Yverdon. Y sont présentés non seulement les contenus des lectures, mais aussi les modes de lecture (lecture privée ou en public). A titre d'exemple, on s'attardera sur le fondateur de la Société économique, Elie Bertrand, qui était également un pilier de la vie sociale yverdonnoise. Il tenait un salon appelé la « Société qui ne joue ni ne médit ». Dans sa « Dédicace à la société qui ne joue ni ne médit », publiée comme préface de son *Thévenon ou les journées à la montagne* (1777), il évoque ses lectures faites en public : « Je vous ai lu, durant les soirées de l'hiver, mes chers Amis et respectables Amies, ces essais produits pendant les beaux jours de l'été par le loisir et la retraite sur la montagne. »

Le jeune Charles-Victor de Bonstetten nous a laissé un autre témoignage. Il passa à Yverdon des années de formation décisives qu'il évoque dans sa correspondance tardive, adressée à la comtesse Cafarelli. Il y décrit avec nostalgie ses lectures : *Die Freundschaft* de Friedrich von Hagedorn, Horace, Jean-Baptiste Rousseau ou *Le spectacle de la nature* de Noël Antoine Pluche. Il se souvient aussi de l'ambiance précise de ses lectures : « Je me souviens que j'allais passer des soirées tête à tête chez une très jolie brune [...]. Elle me faisait lire des sermons que je lui lisais en tenant quelques fois sa main dans la mienne, cela faisait passer le sermon. [Par la suite,] je fus pris par une jolie blonde [...] aimant passionnément la danse et le plaisir. Je n'avais point de sermons à craindre avec elle » (lettre du 12 août 1821).

... catalogués sur RERO, les 17'000 livres du fonds ancien constituent un témoignage remarquable des activités d'une bourgeoisie dynamique au siècle des Lumières.

La Bible est aussi un objet précieux qui sert à garder la mémoire familiale. Sur la page de titre de cette Bible Ostervald imprimée à Neuchâtel en 1744, un père a inscrit la naissance de sa fille : «Le bon Dieu m'a béni d'une fille le 29 novembre 1819 à 9 heures du matin le lundy. Baptisé à Pomy le ... par Mr le ministre Chatelanat...».

La sainte Bible, qui contient le Vieux et le Nouveau Testament, version de Jean-Frédéric Ostervald, Neuchâtel, Abraham Boyve, 1744 (Bibliothèque Publique d'Yverdon, cote 4197.)



Ce deuxième volet de l'exposition reconstitue également quelques « portraits de lecteur » de l'époque, en se basant sur plusieurs sources : le *Livre blanc* (le livre des donateurs) de la bibliothèque yverdonnoise y figure au même titre que les inventaires après décès (conservés aux Archives cantonales vaudoises et évalués par Norbert Furrer) ou les ex-libris. Ainsi, l'exposition présente les bibliothèques de cinq privés : un maître maréchal, un régent, une jeune fille, un médecin ou le docteur en droit Daniel Verdelhan qui possédait plus de 1'100 livres. Les livres cités sont représentés par des exemplaires appartenant au fonds ancien yverdonnois. Les thématiques contenues dans ces bibliothèques sont vastes et presque toujours documentaires.

L'exposition esquisse aussi l'histoire de ce lieu de lecture publique qu'est la bibliothèque yverdonnoise. Bien documentée par les *Registres*, les listes des bienfaiteurs ainsi que par le livre des donateurs, l'histoire de la bibliothèque yverdonnoise – qui était d'ailleurs la première bibliothèque publique du canton de Vaud – peut être facilement retracée.

La troisième thématique – Lire Yverdon – est un bref aperçu de textes de l'époque qui évoquent Yverdon. L'article « Yverdon » de l'Encyclopédie de F. B. de Félice a tracé un modèle important repris par des textes postérieurs. Le paysage bucolique d'Yverdoine figure dans les *Lettres* de Coxe, mais aussi dans le guide très méthodique de Johann Ebel. Le visiteur peut ainsi s'imaginer la petite ville d'environ 2'500 habitants qui construit son temple en 1757 et qui se dotera d'une bibliothèque quelques années plus tard.

Cette exposition appartient aux nombreuses actions organisées pour mettre en valeur ce riche patrimoine yverdonnois. Désormais catalogués sur RERO, les 17'000 livres du fonds ancien constituent un témoignage remarquable des activités d'une bourgeoisie dynamique au siècle des Lumières.

Cédons encore une fois la parole à un contemporain du 18<sup>e</sup> siècle pour évoquer le charme de cette petite ville des Lumières suisses: « Les rues sont larges, la place principale est décorée. Les habitants n'excèdent point le nombre de deux mille. L'Hôtel de Ville et le Temple sont d'un bon goût d'architecture. Il y a un collège, un hôpital et une bibliothèque publique encore naissante. » (*Voyage de M. de Mayer en Suisse en 1784*, Paris, 1786).

*Le concept et les textes de l'exposition sont de Jean-Luc Rouiller et de Cécile Vilas.*

*L'exposition de la Bibliothèque Publique est à visiter jusqu'au 22 décembre (celles du Temple et du Musée d'Yverdon jusqu'au 30 décembre). Pour de plus amples informations : [www.yverdon-les-bains.ch/culture/bibliotheque](http://www.yverdon-les-bains.ch/culture/bibliotheque).*

Congrès : Cataloguing 2007, Reykjavik, 1er et 2 février 2007

## Flying into the future - back to basics

Regula Sebastião

Le futur du catalogage, sujet d'un congrès international organisé par un pays du Nord, l'Islande, à Reykjavik en février 2007 pour célébrer les 50 ans de la *Library Association* du pays. Cette invitation peu habituelle a réuni un peu plus de 200 participant-e-s et conférenciers et -ères principalement des pays nordiques, mais aussi d'origines internationales diverses ?

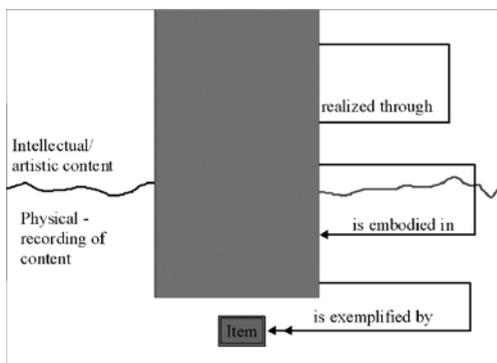
J'avoue que c'est d'abord le lieu du congrès qui a retenu mon attention. Mais par le fait qu'à Fribourg, cataloguer est redevenu une partie régulière de mon travail et que j'ai toujours eu une attitude assez critique à ce sujet, le thème du congrès, le futur du catalogage, m'a attirée d'autant plus. Je me suis maintes fois posée la question si quelqu'un allait proposer d'abandonner le catalogage à cette occasion, je l'avoue... Mais, je peux vous rassurer que ce n'est pas du tout le cas! Bien au contraire, même. La seule question qui reste, est, seront-ce toujours les bibliothèques qui seront à la source du catalogage ?

Le début du congrès, un jeudi matin à 9h00 dans la nuit la plus profonde du Nord, s'est inscrit dans le contexte historique des 50 ans de l'Association islandaise. Mais dès la première conférence thématique, nous avons été mis dans le vif du sujet. Une brillante Barbara Tillet, responsable des catalogues de la *Library of Congress* et impliquée dans maints comités de l'IFLA, a présenté le, ou devrais-je dire son, concept des FRBR, les FRAD et les RDA. Concepts dont j'avais déjà entendu parler en partie, sans jamais avoir eu l'occasion d'approfondir, ou même de comprendre la signification de ces «bêtes étranges».

Pour vous donner une idée de ces trois notions, je les explicite brièvement ci-dessous tout en vous renvoyant vers les papiers bien plus exhaustifs de Barbara Tillet.

*FRBR* : *Functional requirements for bibliographic records* ou traduit en français: fonctionnalités requises des notices bibliographiques. L'abréviation utilisée reste celle de l'anglais et se prononce à peu près comme «ferbère».

Il s'agit d'une nouvelle manière de considérer les oeuvres, qui, semble-t-il, n'est pas aussi nouvelle pour celles et ceux qui ont connu le catalogage dans SIBIL. Les différentes oeuvres d'un auteur sont réunies, ceci tout en définissant les relations entre les différentes entités. Voici un tableau copié de la présentation de Barbara Tillet, traduit selon les différents organismes bibliothéconomiques officiels.



A work is realized through Expression which is embodied in a Manifestation and is exemplified by an Item

=

Une œuvre est réalisée par une Expression/Version qui est incorporée dans une Manifestation qui est exemplifiée par les Items

=

Ein Werk ist realisiert durch Fassungen, die durch Manifestationen/Erscheinungsformen verkörpert werden und als Item physisch verwirklicht sind.

Ce concept est d'une part théorique de par sa définition. D'autre part, il s'agit d'une adaptation pratique, car on parle déjà de leur implémentation dans les bases de données ou de la FRBR-isation des notices. Sans entrer dans le détail du comment et pourquoi, j'ai surtout retenu que seul entre 5-20% des ouvrages, en dépendance de la nature des fonds, seront concernés par une FRBR-isation des notices qui elles seront toujours cataloguées en MARC selon les règles en vigueur. A mon avis, il ne s'agit donc pas d'une révolution du catalogage, mais d'une évolution.

Ce slogan évoquant la récente introduction des AACR2 dans RERO m'est venu à l'esprit rapidement. Bien qu'au congrès, Barbara Tillet nous a aussi parlé des AACR3, elles n'existeront jamais sous ce nom, les règles ont été rebaptisées *RDA = Ressource Description Access* par l'IFLA. Ces nouvelles règles seront terminées en 2009. Elles ont comme but d'élargir leur champ d'application à toute sorte de ressource ou support, spécialement les diverses ressources électroniques. L'application des RDA ne sera pas limitée aux bibliothèques, mais elles concerneront tous les secteurs de publication, y compris les éditeurs; ainsi que tout média, tout support, donc surtout aussi tous les e-médias, les journaux électroniques, les pages web etc. Détail intéressant dans ce contexte : il existe déjà des contrats entre bibliothèques et certains éditeurs qui fournissent leurs livres avec des notices de catalogage.

Le troisième sigle, les *FRAD = Functional requirements for authority records* = fonctionnalités requises des notices d'autorités décrivent les règles et les efforts de créer un accès uniformisé aux autorités tout en gardant à l'esprit les besoins locaux. Il a été précisé à plusieurs reprises qu'il ne sera pas possible d'appliquer les mêmes règles partout au monde aux autorités, au contraire, les besoins divers selon langue et coutumes seront respectés. L'illustration à la portée des participants du congrès a été faite lors de la présentation du catalogue collec-

tif de l'Islande. Comme l'alphabet islandais a quelques lettres de plus que le nôtre et car la langue a un système de noms propres très particulier, le nom de classement en islandais étant le prénom, la gestion des autorités des auteurs islandais en Islande est forcément différente de ce que nous connaissons chez nous. De respecter un tel système est possible et doit le rester. Des particularités locales selon les langues et habitudes sont donc prévus dans un pool mondial des autorités. Le but est de faciliter et d'économiser la saisie, sans pour autant émettre un dictat unique.

Petite parenthèse: ce qui m'a frappé autrement lors de cet exemple du catalogue collectif islandais est le fait qu'il s'agisse d'un seul et unique catalogue pour toutes ses bibliothèques! Et toutes veut dire: toutes les bibliothèques, de la bibliothèque d'école jusqu'à la bibliothèque Nationale et Universitaire y compris. Un concept qui a incité beaucoup de collègues à prendre les Islandais d'assaut avec des questions. Et ce qu'il en est découlé aussi est que c'est possible

grâce à la taille du pays qui compte 300'000 habitants seulement. Pourtant le nombre de livres est digne d'un pays du Nord, bien plus élevés par habitant que chez nous, encore aujourd'hui.

La prochaine conférencière nous a fait part des réflexions et les points de vue des applications à la British Library. Elle a abordé ses questions, comme si le catalogage avait

L'application des RDA ne sera pas limitée aux bibliothèques, mais elles concerneront tous les secteurs de publication, y compris les éditeurs ; ainsi que tout média, tout support, donc surtout aussi tous les e-médias, les journaux électroniques, les pages web etc.

un futur, et quelle implication les nouveaux supports auront sur le catalogage, avec une forte orientation pratique et très « British Library », par exemple, les questions économiques et restrictions budgétaires en Grande Bretagne où les bibliothèques pratiquent depuis longtemps déjà une recherche active de fonds auprès des secteurs privés.

En conclusion, Caroline Brazier pense d'une part que le catalogage doit devenir plus économique encore, le pompage de notice plus répandu, mais le catalogage ne disparaîtra point selon elle. D'autre part, elle semblait attendre avec impatience les RDA, car à la BL les supports électroniques sont d'ores et déjà nombreux et devraient être catalogués de manière cohérente.

L'après-midi a perdu un peu d'envergure avec une présentation très théorique d'ICABS, la section de l'IFLA qui se préoccupe des standards bibliographiques d'abord. Et est ensuite redevenue islandaise avec la présentation de leur bibliothèque Nationale qui est de caractère particulier, dû au fait qu'elle réunit la Bibliothèque universitaire du pays et la Bibliothèque Nationale dans un seul organisme.

La première journée de congrès fut intense du point de vue des sujets abordés. Néanmoins, vers 16h00, nous sommes tous partis à l'hôtel, histoire d'aller nous

changer pour le généreux apéro à la Bibliothèque Nationale et Universitaire qui a eu lieu à la Bibliothèque même à Reykjavik un peu plus tard.

Le dîner de Gala à l'Hotel Saga, une institution à Reykjavik, était formidable et un aperçu très élaboré de la cuisine nationale classique. Encore et à distance un grand merci au comité d'organisation pour le choix d'un menu somptueux et des divertissements si charmants: un bibliothécaire jazzman a accompagné l'entrée, une autre bibliothécaire nous a enchantés avec ses contes chantés en islandais, et le dessert était accompagné d'une compétition sur les représentations en film de notre profession.

Le deuxième jour était plus axé sur l'implémentation des concepts présentés la veille. Trond Ahlberg de la NTNU en Norvège, nous a présenté du point de vue d'un informaticien, les possibilités des FRBR qui ont été réalisées dans BIBSYS, le système norvégien. L'informaticien qui s'est spécialisé dans sa carrière dans des applications bibliothéconomiques a entre autres démontré quelques différences que j'ai trouvées assez importantes pour ma compréhension du futur du catalogue:

- ISBD est un format de «display» ou d'affichage
- MARC est un format de communication ou d'échange de données
- FRBR est la conceptualisation des oeuvres
- Les RDA sont les règles de catalogue qui lient les trois

Ces quatre sont dépendant l'un de l'autre et continueront à exister et à cohabiter dans les différents systèmes bibliothéconomiques qui se basent là-dessus.

La présentation du Danois Erik Thorlund Jepsen, un conseiller indépendant

qui a aussi travaillé sur les FRBR m'a laissé surtout un souvenir: il faut que la structure organisationnelle soutienne les nouveaux développements. En fait, au Danemark, une entreprise assure le transport de documents d'une bibliothèque à une autre dans tous le pays, sans frais supplémentaire pour l'utilisateur. Autrement dit, l'utilisateur peut commander le premier document qui est disponible sans se soucier où, c'est-à-dire dans quelle bibliothèque, il est stocké. L'entreprise garantit de faire parvenir le livre au lecteur dans un délai de 2-3 jours. Pour rappel, le Danemark est juste un peu plus grand que la Suisse, et ce que sont nos montagnes du point de vue logistique, ce sont les nombreuses îles pour les 5.5 millions de Danois.

(...) le catalogue doit devenir plus économique encore, le pompage de notice plus répandu, mais le catalogue ne disparaîtra point (...)

Et un *last but not least*: deux grands vendeurs de systèmes bibliothéconomiques commerciaux ont présenté leur approche à FRBR. En deux mots: VTLA a réalisé la FRBR-isation dans Virtua. C'est une fonction en option dès la version 48 et elle est déjà utilisée à Louvain. Ex Libris avec Aleph par contre, n'y est pas encore



*La Bibliothèque Nationale et Universitaire de Reykjavik*

et a présenté un produit qui va dans la direction de méta-recherche pour toute sorte de support à la place et n'a quasiment pas mentionnée les FRBR..

Une longue et intéressante session de questions-réponses avec tous les intervenant-e-s a permis de passer en revue plusieurs concepts encore.

Et voici mes conclusions personnelles :

Les mots clés qui sont revenus sans cesse dans ce congrès à part les FRBR étaient surtout l'importance de la consistance et de la qualité de données, tout en vue du service à l'utilisateur. L'utilité du catalogage n'est aucunement mise en question malgré la «google-isation» par les utilisateurs et malgré le pompage de notices par souci permanent d'économies. Les personnes qui cataloguent ne seront plus forcément employées uniquement dans les bibliothèques. Par contre, ceux et celles qui cataloguent une notice de scratch ont un devoir d'autant plus important en fournissant des notices de qualité. Et pour tout ceux qui voudraient approfondir quelques notions, je mets volontiers à disposition une copie d'une ou des présentations en anglais de ce congrès fort apprécié.

*Sinensis imperii libri classici sex*

## Une actualité de près de trois siècles (IV)

Christian Jungo

Pour clore cette série d'articles au sujet de la traduction latine des classiques chinois par le P. François Noël qui nous aura occupés un bon bout de temps, il me paraît juste de dire un mot du contenu du livre dont un exemplaire se trouve dans les fonds de la BCUF.

*Sinensis imperii libri classici sex*

Comme on l'a déjà dit dans le premier article, il ne s'agit pas de donner une estimation bibliophilique de cet exemplaire, mais plutôt d'en décrire le contenu. Le titre signale déjà qu'il s'agit de « Six livres classiques de l'Empire chinois ». Le terme « classique » désigne ici un traité ou un opuscule et traduit le chinois Jing (King) <sup>1</sup>. Or, ce terme a une triple signification : il désigne la chaîne d'un tissu, la loi et l'institution et, d'une manière encore plus spécifique, le système artériel et le système nerveux. On peut ainsi se faire une idée assez claire de ce que représentent ces « classiques » dans la culture chinoise. Il ne s'agit pas tellement d'un ensemble de textes fondateurs que la tradition aurait retenus comme essentiels, en raison de leur valeur mythologique, littéraire ou sociale. En comparant la culture aussi bien à un tissu qu'à un corps humain ou encore à la société de la Chine, que l'on considère d'ailleurs politiquement cette dernière comme un royaume ou comme un empire, on a voulu marquer l'importance des relations qui sont appelées à réaliser l'unité entre tous les acteurs de la vie sociale et culturelle du pays. Les « classiques » chinois ne développent donc pas de grandes théories politiques, mais ne consistent pas non plus en des recettes pratiques de vie commune. Entre ces deux extrémités qui opposent une rationalité abstraite, peu goûtée par les Chinois, à un mode d'emploi pragmatique de la vie, fort à la mode aujourd'hui dans la société occidentale, il existe une place de choix pour un genre littéraire reconnu par tous comme contraignant et libérateur à la fois. Le sens de chaîne d'un tissu manifeste bien que les « classiques » revêtent l'aspect d'une ligne directrice ou d'un plan à suivre qui sous-tend la vie sociale et culturelle. Celui de loi montre que cette ligne possède une valeur normative, c'est-à-dire qu'elle se présente comme une constante indispensable, apte à réaliser la prospérité de la communauté. Enfin, le sens physiologique qui met l'accent sur le système artériel et le système nerveux tend à souligner l'essentiel, à savoir que ces textes se rapportent à la vie même de la communauté : ils ne sont pas une lettre morte, mais un ensemble vivant de réflexions, de remarques et de conseils, centrés sur cette vie et proposés pour sa sauvegarde et son développement.

Certes, ces « classiques » ne se sont pas imposés du jour au lendemain dans la vie socioculturelle des Chinois. Le processus de reconnaissance, comme pour d'autres textes canoniques, ceux des grandes religions par exemple, fut long et laborieux. Il n'en demeure pas moins que ces textes ont fini par faire l'unanimité, parce qu'ils contiennent une doctrine organique et solide, reconnue par tous comme utile au développement de la vie sociale et de la vie morale, aussi bien de la personne que de la communauté. C'est ce qu'avaient bien perçu les Jésuites dans leur tâche d'évangélisation de la Chine. Ils n'arrivaient pas dans un monde ignorant toute valeur morale ou dont les valeurs morales étaient à l'opposé des valeurs chrétiennes. Bien au contraire, il y avait en Chine un terreau favorable à l'implantation et au développement des idées du christianisme.

Avant le P. Noël, d'autres missionnaires s'étaient lancés dans la traduction des œuvres des philosophes chinois. Il n'est pas souhaitable d'en donner ici la liste exhaustive, mais il convient tout de même de nommer Prospero Intorcetta qui fit paraître, dans sa *Sapientia sinica*, publiée à Goa, en 1662, la traduction qu'avait réalisée Ignatius da Costa du *Daxue* ou *Grand enseignement* de Confucius, avant de donner sa propre traduction, à Paris en 1673, du *Zhongyong*, la *Grande science de l'invariable milieu*, primitivement chapitre 28 du *Liji*. Quatorze ans

plus tard, un groupe de Jésuites français conduit par le P. Philippe Couplet publia, à Paris, le célèbre *Confucius Sinarum Philosophus*, dédié à Louis XIV. C'est dans cette tradition que s'inscrit le travail de traducteur du P. François Noël. Dans le livre qu'il intitula *Sinensis imperii libri classici sex*, il ne fit peut-être pas œuvre originale dans le

Le sens de chaîne d'un tissu manifeste bien que les «classiques» revêtent l'aspect d'une ligne directrice ou d'un plan à suivre qui sous-tend la vie sociale et culturelle.

choix des textes. Ce choix s'imposait presque de lui-même. En revanche, son travail de traduction était novateur. « Trois de ces livres avaient déjà été traduits par les PP. Intorcetta, Costa, Couplet, etc. ; mais le P. Noël n'a pas reproduit leur version ; il a travaillé immédiatement sur les originaux, en s'aidant, pour la plus grande intelligence du texte, du secours des meilleurs interprètes et des plus célèbres commentateurs »<sup>2</sup>. C'est ainsi qu'il donne, pour chaque livre, dans une translittération propre à l'époque, le titre chinois et un titre latin original : le *Daxue* qu'il nomme *Ta Hio* et qu'il traduit par *Adulorum schola seu doctrina*, le *Zhongyong* qu'il nomme *Chum Yum* et traduit par *Immutabile Medium* et encore le *Lunyu* qu'il appelle *Liber sententiarum*. Tous les ouvrages qu'il désigne du terme de « classique » ne sont pas du seul Confucius : le traité assez court, le *Xiaojing* que le P. Noël nomme *Hiao Kim* et traduit par *Filialis observantia* est un livre dévolu à la piété filiale qui semble bien être l'œuvre de Zeng Zi, un maître du 5e siècle av. J.-C., disciple de Confucius. De même, le

dernier recueil, le *Xiao Xue* nommé *Siao Hio* et traduit par le P. Noël *Parvulorum doctrina seu schola* qui est un petit ouvrage interprétant les enseignements de Confucius en vue d'établir une philosophie morale pour les jeunes, est un ouvrage médiéval d'interprétation. Il est dû au maître néo-confucéen Zhu Xi (1130-1200), fondateur, au 12e siècle, de l'Ecole du principe d'ordre (lixue). Mais le P. Noël accomplit un travail encore plus original et de taille, si l'on peut dire, en donnant une traduction latine du *Livre de Mencius* qui occupe l'essentiel de l'ouvrage (pages 199 à 472) et qui représente, elle, la première traduction en une langue occidentale de ce livre capital.

### De la pensée chinoise

Ce sont donc principalement deux auteurs auxquels le P. Noël s'est attaché : Confucius et Mencius. Comme l'a fait remarquer un critique, Confucius peut être considéré comme le premier « éducateur » de la Chine. Ce personnage historique, dont le nom chinois est Kǒng Fūzǐ (孔夫子) ou « Maître Kong », forme souvent abrégée aujourd'hui en Kǒngzǐ (孔子) et latinisée par les Jésuites en « Confucius », vécut entre 551 av. J.-C. et 479 av. J.-C. Il marqua le développement moral de la Chine, en s'attachant à décrire et à relier entre elles des valeurs qui avaient pour but essentiel d'assurer l'harmonie et la justice dans les relations humaines. Cet effort s'inscrivait parfaitement dans les démarches indispensables qu'il fallait alors accomplir pour sauver la société chinoise, frappée de plein fouet par les divisions et les luttes qui agitaient les royaumes indépendants composant la Chine. Deux préoccupations commandent la pensée de Confucius : la place de l'homme dans l'ordre social et politique et les devoirs de chacun pour assurer l'équilibre de cet ordre. Confucius est donc loin de vouloir créer une religion ou une idéologie politique. Il propose une morale pour l'homme qui doit devenir un gentilhomme (junzi) chez qui prévalent l'étude et la droiture. La noblesse du cœur l'emporte sur toute autre qualité humaine et doit devenir le propre de chacun, aussi bien de l'empereur que de l'homme le plus humble. La conséquence de cette conception est évidente : c'est à chacun, et pas uniquement aux hommes de pouvoir, que Confucius destine son enseignement. L'harmonie sociale repose aussi, comme on l'imagine, sur une certaine tradition : la soumission au père au sein de la famille, la soumission au prince dans l'ordre social et politique vont ainsi de soi. Mais ni le père ni le prince ne sont à l'abri des remarques qu'ils encourent s'ils n'observent pas leur devoir de réciprocité. La réprimande constitue en effet un devoir face à celui qui compromet, par ses fautes, l'équilibre souvent fragile qui s'instaure entre les êtres.

Dans la postérité confucéenne, l'un des philosophes les plus connus des Occidentaux est sans doute Meng Zi (孟子) dont les Jésuites latinisèrent le nom en « Mencius ». Il naquit entre 371 et 380 av. J.-C. et mourut en 289 av. J.-C. Selon la



Mencius.



Confucius.

tradition, il aurait étudié la pensée de Confucius auprès d'un disciple de Zi Si, le petit-fils de Confucius. Il fut une sorte de «gardien» de l'authenticité de la pensée de Confucius, s'opposant sans cesse aux idées qu'il jugeait hérétiques et extrémistes. Il parcourut la Chine en tous sens, à la recherche de quelque roi capable d'apporter la paix et l'harmonie tant souhaitées par Confucius. Mais, dans cette Chine encore secouée par les luttes incessantes entre princes avides de pouvoir et très souvent négligents dans l'accomplissement des devoirs envers leur peuple, la découverte d'un tel prince était loin d'être assurée et, en tout cas, demandait beaucoup de temps. Ses pérégrinations, si elles n'apportèrent pas satisfaction à Mencius, eurent au moins l'avantage de lui offrir de multiples rencontres. Celles-ci furent consignées, comme autant de leçons de sagesse, dans un livre qui porte le même nom que son auteur, le *Mencius*, qui fut ensuite agrégé aux *Quatre Livres* par excellence qui exposent la doctrine de Confucius (Sishū) pour former, avec les *Cinq Classiques*, le corpus néo-confucianiste que définit maître Zhu Xi, le célèbre réformateur des Song dont nous avons parlé plus haut. Il ne faut cependant pas se tromper sur le philosophe Mencius et sur son enseignement. S'il était attentif à l'orthodoxie de la pensée confucéenne, il sut néanmoins comprendre les exigences de son temps et tenter de les intégrer dans son enseignement. Les entretiens du *Mencius* montrent le ton qu'il adopta. Si Confucius avait une manière plutôt austère et énergique de présenter ses idées, Mencius avait un style plus mordant, à la fois spirituel et rusé, parfois même impertinent envers les princes. Les images contrastées et les arguments polémiques ne l'effrayaient guère. Un exemple illustrera mieux cela qu'un long discours :

Un jour, alors que Mencius se trouvait au royaume de Wei, le roi, qui faisait partie de ces princes dont les guerres perpétuelles semaient la désolation dans la Chine de l'époque, vint à s'entretenir avec le philosophe et à lui exposer complaisamment le soin qu'il prenait à rendre son peuple heureux, tout en lui faisant remarquer sa vive déception de constater que ce peuple le lui rendait bien mal, n'apportant à son royaume ni prospérité ni population supérieures à celles des Etats voisins. Mencius lui répondit, entre autres choses :

- Trouvez-vous qu'il y ait quelque différence à tuer un homme avec un bâton ou avec une épée ?

- Non, répondit le prince.

- Y en a-t-il, continua Mencius, entre celui qui tue avec une épée ou par une administration inhumaine ?

- Non, répondit encore le prince.

- Eh bien ! reprit Mencius, vos cuisines regorgent de viandes ; vos haras sont remplis de chevaux et vos sujets, le visage hâve et décharné, sont accablés de misère et sont trouvés morts de faim au milieu des champs ou des déserts. N'est-ce pas là élever des animaux pour dévorer les hommes ? Et qu'importe que vous les fassiez périr par le glaive ou par la dureté de votre cœur ! ... Quel père du peuple que celui qui traite si impitoyablement ses enfants et qui a moins de soin d'eux que des bêtes qu'il nourrit ! <sup>3</sup>

### Vicissitude de la connaissance

On a ainsi examiné, un peu rapidement, le contenu du livre du P. Noël. Mais quelle destinée lui fut-elle réservée, se demandera-t-on ? Quels étaient les qualités et les défauts de cette traduction ? Quel rôle joua-t-elle, si toutefois elle en joua un, dans la vie intellectuelle et culturelle de l'Occident ?

Il ne nous appartient pas de nous livrer ici à une critique complète de cette traduction. Il est tout de même intéressant de signaler deux ou trois choses, à la suite d'Abel-Rémusat <sup>4</sup>. Le premier mérite du P. François Noël qu'Abel-Rémusat qualifie, à tort, de « savant jésuite allemand » <sup>5</sup> est d'avoir proposé une traduction nouvelle de ces textes, en prenant la peine de vérifier ses informations auprès de lettrés et d'interprètes aguerris aux finesses de la langue et de la culture chinoises, comme on l'a signalé plus haut. Son second mérite est d'avoir traduit le *Livre de Mencius*, en complétant ainsi heureusement la traduction du corpus des *Quatre Livres*. Ces mérites constituent une garantie indéniable d'authenticité et de qualité qui peuvent se résumer par cette affirmation d'Abel-Rémusat : « Aussi peut-on assurer que jamais les livres de Confucius et de ses disciples n'ont été aussi bien entendus ni aussi complètement expliqués qu'ils le sont dans l'ouvrage du P. Noël » <sup>6</sup>. Cette reconnaissance des mérites posée fermement, il faut bien reconnaître que le P. Noël n'évita pas quelques faiblesses qui, un



Abel-Rémusat.

peu plus d'un siècle plus tard, en plein développement de la sinologie, science jeune encore mais exigeante, devaient paraître plus frappantes. Peut-être faut-il voir le défaut principal de notre traducteur dans son désir de bien (trop bien ?) faire ! La force de la culture jésuite, gouvernée par la volonté de comprendre d'abord, de convaincre ensuite et d'expliquer toujours, s'est révélée ici une faiblesse malencontreuse. C'est le constat d'Abel-Rémusat, excessif parfois mais fondé dans l'ensemble : « Le missionnaire, attentif à saisir le sens de son auteur et à l'éclairer quand il était obscur, à développer des pensées exposées avec une concision excessive, à suppléer aux ellipses, à expliquer les allusions, n'a pu se garantir de l'excès précisément opposé à celui qui rend les ouvrages

- Y en a-t-il, continua Mencius, entre celui qui tue avec une épée ou par une administration inhumaine ?

anciens difficiles à entendre. En voulant être partout clair et intelligible, il devient le plus souvent diffus, prolixe et embarrassé. Il a presque toujours mêlé aux phrases courtes et substantielles du texte, les gloses ou les définitions des commentateurs, tandis qu'il

eût dû les rejeter en note...»<sup>7</sup>. Certes, la lourdeur de l'appareil du commentateur se fait souvent oppressante et masque la qualité du style original. Dans certains cas, on s'écarte beaucoup de l'esprit et de la concision qui fait du récit éthique une arme persuasive, pour tomber dans la forme à laquelle on veut justement échapper, la leçon scolastique. Malgré cela, on retiendra qu'en « lisant cette paraphrase, on est certain de ne pas s'écarter du sens reçu des paroles de Confucius »<sup>8</sup>. Cela ne constituait-il pas, à l'époque, l'essentiel, afin de mieux connaître une pensée en grande partie inconnue de l'Occident et de peu d'influence sur les débats des élites intellectuelles ?



Christian Wolff.



Accueil de Christian Wolff à Marburg, 1723.

On allait pouvoir le vérifier, lorsqu'en pleine «querelle des rites» des philosophes allemands relancèrent des débats, relatifs aux sciences aussi bien qu'à la métaphysique, qui semblaient s'enliser dans des discussions d'école peu stimulantes. Christian Wolff<sup>9</sup> avait été appelé en 1706, grâce à l'intervention de Leibniz, à la chaire de mathématiques et de philosophie naturelle de l'Université de Halle. Ses succès dans le domaine de la philosophie étaient importants et ses auditeurs appréciaient particulièrement ses démonstrations claires qui tendaient à tout expliquer, jusqu'aux vérités de foi, de manière déductive. C'est à Halle qu'il eut connaissance de la traduction du P. Noël. Dans les *Acta Eruditorum* de 1712, Wolff en donna une recension, dans un essai en deux parties. En cette matière, il partageait les idées de Leibniz qui soutint les Jésuites tout au long de la fameuse «querelle des rites». Mais jusque-là, il n'y avait guère que positions académiques et débats de philosophes. En 1721, alors qu'il accomplissait son mandat de prorecteur de l'Université de Halle, Wolff prononça un discours sur la philosophie chinoise qu'il intitula *Oratio de Sinarum philosophia practica*<sup>10</sup>. Il y prenait, avec une force assez provocante, la défense de Confucius. Ses collègues piétistes pour qui la philosophie orientale et la science occidentale n'étaient d'aucune pertinence en matière philosophique et métaphysique, les Saintes Ecritures étant la seule autorité à connaître, s'offusquèrent grandement du discours de Wolff. Pour Franke, mais surtout pour Joachim Lange, ce discours était le dernier élément qui condamnait l'enseignement de Wolff. La crise éclata au sein de l'université. Wolff fut condamné sous les accusations

de spinozisme et, sinon d'athéisme, en tout cas «d'attentat aux preuves de l'existence de Dieu». Il fut révoqué de l'Université de Halle et le roi de Prusse Frédéric Guillaume 1er l'expulsa de ses Etats, sous peine d'être pendu. On était en 1723 et l'on ne plaisantait pas avec les idées ! Heureusement Christian Wolff trouva immédiatement refuge au sein de l'Université de Marburg, en Hesse, qui était calviniste. Il lui fallut attendre l'avènement du jeune Frédéric II de Prusse pour que l'interdiction fût levée et pour qu'il fût rappelé à Halle, en 1740. Une autre victime de cette controverse fut l'élève de Wolff, Georg Bernhard Bilfinger (1693-1750) qui fut renvoyé de l'Université de Tübingen pour avoir pris la défense de Wolff. Lui aussi était intéressé à la fois par la philosophie chinoise au sujet de laquelle il publia, en 1724, son *Specimen doctrinae veterum sinarum*

Wolff fut condamné sous les accusations de spinozisme et, sinon d'athéisme, en tout cas «d'attentat aux preuves de l'existence de Dieu».

*moralis et politica* et par la métaphysique de Christian Wolff dont il prit ouvertement la défense, une année plus tard, en 1725, dans son *Dilucidationes philosophicae de Deo, anima humana, mundo et generalibus rerum affectionibus*. Ces deux livres furent jugés inacceptables par les administrateurs

protestants de l'Université de Tübingen. On pourrait donner d'autres exemples et approfondir les causes et les conséquences des événements et des idées que l'on vient d'évoquer, mais ce n'est pas le lieu.

### En guise de conclusion

Quel enseignement tirer de ce long voyage dans un temps et des idées qui nous semblent aujourd'hui bien dépassés ? Quelle valeur commune attribuer aujourd'hui à un livre de 1711, hormis celle que peut apprécier le bibliophile ou le directeur de la bibliothèque qui le possède ? J'en vois au moins une. Elle tient à la force de communication et de représentation du livre. Au 18e siècle, le livre était le seul moyen permettant de véhiculer la connaissance. Le processus de communication pouvait se révéler parfois laborieux, tout en étant à la fois plus simple et plus compliqué que celui que l'on connaît à l'heure actuelle où l'on dispose des média électroniques. Plus simple, car le livre n'entraînait en concurrence avec aucun autre support transmettant le savoir et sa rédaction, son impression, son édition et sa diffusion étaient des opérations bien connues et maîtrisées à cette époque. Plus compliqué, car, à chacune de ces étapes, surgissaient des problèmes auxquels achoppait la communication, la rendant incertaine pour ne pas dire, en plusieurs cas, impossible. Nous avons déjà signalé quelques difficultés que rencontra le P. François Noël au cours de son travail : contraintes matérielles qui lui firent commencer son travail en Chine pour l'achever en Europe, en éditant notamment son livre à Prague, contraintes intellectuelles

aussi, lors de la rédaction et de la publication de ce livre en pleine «querelle des rites», dans un climat fort peu propice à l'étude sereine de ces textes. La communication réalisée allait aussi apporter son lot de surprises. Ainsi, la traduction du P. Noël était destinée primitivement à faire connaître la pensée chinoise et à montrer, comme on l'a dit, qu'il n'existait aucune contradiction fondamentale entre elle et le message chrétien. Le bouillonnement intellectuel de l'Aufklärung allait utiliser ces textes autant comme point de départ d'une réflexion spécifique sur la Chine, tentant progressivement d'asseoir les fondements d'une science en constitution, la sinologie, que comme éléments de stimulation d'une nouvelle philosophie occidentale ou, tout au moins, d'une représentation renouvelée de la nature du monde (physique) et du sens de son existence (métaphysique), à partir d'une conception leibnizienne telle qu'on la trouve chez un Wolff ou un Bilfinger. Détachée ou non des travaux du P. Noël et des autres traductions et études des Jésuites de Chine, une vague d'intérêt pour la pensée chinoise allait grossir en Occident et connaître des formes parfois étonnantes, comme en témoignent un livre de Nicolas-Gabriel Clerc <sup>11</sup> ou les écrits de Corneille de Pauw <sup>12</sup>. Comme en toute nouvelle aventure, on allait, au fil du temps, oublier les précurseurs et disperser, parfois volontairement, leurs livres. Dans un ouvrage récent, Werner Lühmann <sup>13</sup> fait remarquer qu'en Allemagne, entre 1775 et 1830 déjà, on ne trouvait plus que dans cinq bibliothèques des exemplaires du *Sinensis imperii libri classici sex* de 1711. Cette observation pourrait bien corroborer l'hypothèse qu'avancait Abel-Rémusat lorsqu'il constatait : « De même que la plupart de ses confrères dans la compagnie des Jésuites, il [François Noël] a présenté ces objets sous le jour le plus favorable aux Chinois, et comme ne pouvant en aucune manière opposer d'obstacles à l'adoption franche et complète des vérités du christianisme. On croit que cette manière de voir attira quelques disgrâces au P. Noël, et nuisit même aux ouvrages où il l'avait exposée, lesquels furent ou supprimés par autorité supérieure, ou retirés, autant que possible, par l'auteur, peu de temps après la publication. Cette supposition expliquerait l'extrême rareté des deux ouvrages du P. Noël<sup>14</sup>, que Bülfinger<sup>15</sup> et Bayer assurent n'avoir pu se procurer, ni à Leipzig ni à Francfort »<sup>16</sup>.

A suivre le chemin d'un ouvrage à travers l'espace et le temps, on se prend à constater humblement que personne, partisan ou adversaire de quelque thèse qu'il renferme, ne peut se rendre maître de la destinée d'un livre et, moins modestement peut-être, qu'un livre de 1711, d'apparence quelconque, occulté par d'autres aux reliures plus travaillées ou aux illustrations plus nombreuses et de haute qualité, peut receler l'essentiel, l'histoire du monde, notre histoire. Dans ce constat, réside le bonheur né du savoir.

## Notes

- <sup>1</sup> Les quelques mots et expressions en chinois, figurant dans cet article, sont donnés en translittération *pinyin*, parfois entre parenthèses. On a aussi indiqué, entre parenthèses, pour des questions de compréhension, quelques termes translittérés selon les règles de translittération de l'École Française d'Extrême-Orient (EFEO). Enfin, dans quelques rares cas, on a cru bon de donner les termes en caractères chinois.
- <sup>2</sup> Abel-Rémusat, Jean-Pierre – *Nouveaux mélanges asiatiques*, t. II, Paris : Ed. Schubart et Heidelberg, 1829: 252.
- <sup>3</sup> *Mencius* I,1,4 ; traduction française de Couvreur dans l'édition bilingue chinois-français : *Les quatre livres de Confucius qui représentent son héritage spirituel et se nomment : La grande étude, L'invariable milieu, Les entretiens, Le Meng Tzeu*, traduction intégrale, notes et préface du Révérend Père Séraphin Couvreur ; décoration originale de Ton-Hi, Paris : J. de Bonnot, 1981 (réimpr.).
- <sup>4</sup> Jean-Pierre Abel-Rémusat, premier titulaire, en 1814, de la chaire de langue et littérature chinoises au Collège de France fut, en effet, comme le souligne son épitaphe un « génie profond, un savant ingénieux, un écrivain élégant ». Né en 1788, il s'intéressa très jeune au monde chinois, étudia la langue et se forma à sa culture, en grande partie seul, tandis qu'il poursuivait ses études à la faculté de médecine de Paris. En plus de l'enseignement qu'il exerça plus tard et qui attira à Paris des étudiants de l'Europe entière, ayant notamment pour fruit la publication, en 1821, de la première grammaire de la langue chinoise, embrassant aussi bien la langue écrite que la langue parlée, il fut conservateur des manuscrits et imprimés chinois à la Bibliothèque Royale. Il mourut, en 1832, d'une maladie qui le faisait souffrir depuis plusieurs années et non, comme on le croit souvent, de l'épidémie de choléra qui sévissait à Paris cette année-là. 1832, triste année en vérité pour les études orientales, qui vit disparaître les grandes têtes de plusieurs disciplines : Champollion pour l'égyptologie, Chézy pour les études sanscrites et Saint-Martin pour les études arméniennes (voir, entre autres, l'éloge funèbre que prononça Silvestre de Sacy à l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres).
- <sup>5</sup> Cette erreur est compréhensible, si l'on se réfère à quelques faits historiques dont nous avons parlé dans le premier article : le P. Noël était originaire du Hainaut et il est classiquement considéré comme belge, puisqu'il fit sa profession à Tournai, en 1670. Alors pourquoi le ranger parmi les Allemands ? La guerre franco-hollandaise, outre qu'elle fut une calamité pour les populations, sema la confusion dans de nombreux domaines, notamment politique et administratif, et une des conséquences fut la réorganisation des provinces jésuites entre les 18<sup>e</sup> et 19<sup>e</sup> siècles.
- <sup>6</sup> Abel-Rémusat, *op. cit.* : 252.
- <sup>7</sup> *ibid.*
- <sup>8</sup> *ibid.*
- <sup>9</sup> Christian Wolff, précisément Christian baron de Wolff, est un philosophe allemand, né à Breslau en 1679, mort à Halle en 1754. Il était le fils d'un brasseur et se destinait à la théologie, mais étudia davantage les sciences à léna et à Leipzig. C'est dans cette dernière ville qu'il fit la connaissance de Leibniz, déterminante pour sa pensée et sa carrière.
- <sup>10</sup> L'*Oratio de Sinarum philosophia practica* fut publiée à Halle en 1726. Une traduction française partielle fut faite par Johann Heinrich Samuel Formey, quelques années plus tard, sous le titre : *Discours sur la morale des Chinois par Monsieur Wolff*, La Haye, 1741.
- <sup>11</sup> Le Clerc, Nicolas-Gabriel Clerc dit - *Yu-le-Grand et Confucius. Histoire chinoise*. A Soissons, de l'Imprimerie Ponce Courtois, 1769. Clerc était un médecin français, né à Baume-les-Dames (Franche-Comté) en 1726, mort à Versailles en 1798. Il avait obtenu un poste à la cour de Russie en 1769, avec résidence à Saint-Petersbourg (il y resta jusqu'en 1777). Dans cet ouvrage de philosophie morale qu'il avait écrit pour l'éducation du Grand-Duc de Russie, le futur empereur Paul 1<sup>er</sup>, il décrivait les devoirs des princes et de leurs sujets et faisait des considérations sur l'agriculture, très importante activité pour la Russie de l'époque, sur les arts et sur la formation des sociétés politiques, tout en donnant des informations sur les populations et les ressources de la Chine et de la Russie. Clerc n'y cachait pas son admiration pour les physiocrates qui, eux-mêmes étaient de grands admirateurs de la Chine. Il poursuivit d'ailleurs

son œuvre d'éducateur en traduisant en français un ouvrage de Betzky, *Système complet d'éducation publique, physique et morale, exécuté dans les établissements ordonnés par Catherine II*, Neuchâtel, 2 vol., 1777.

<sup>12</sup> Cornelis de Pauw ou Corneille de Pauw, en français, qui vécut de 1739 à 1799, était un Hollandais, à la fois philosophe, géographe et diplomate à la cour de Frédéric-le-Grand de Prusse. Il entretint une correspondance avec les philosophes de son temps dont Voltaire et collabora à la rédaction de l'*Encyclopédie*. Il est notamment connu pour son livre intitulé *Recherches philosophiques sur les Américains ou Mémoires intéressants pour servir à l'Histoire de l'Espèce Humaine. Avec une Dissertation sur l'Amérique et les Américains*, publié à Londres en 1768. Il y attaquait à la fois les Jésuites et les peuples indigènes, estimant que les premiers (notamment Lafitau et Charlevoix, par leurs *Relations annuelles*) avaient trop idéalisé le Nouveau Monde, en offrant des seconds des images trop positives et en les présentant comme des peuples réceptifs à l'instruction occidentale. Mais le livre qui se rapporte le plus à notre propos est l'ouvrage qui expose ses *Recherches philosophiques sur les Égyptiens et les Chinois*, publié à Londres, Lausanne et Genève, en 1774 (pour l'édition corrigée). De Pauw y réfutait une thèse, avancée par Joseph de Guignes (1721- 1800), successeur d'Etienne Fourmont à la Bibliothèque Royale au poste de secrétaire interprète, comme on disait alors, des Langues Orientales. Il avait été l'élève de Fourmont pour le chinois et fut nommé, en 1757, professeur de syriaque au Collège de France. Selon de Guignes, la Chine aurait été une colonie égyptienne et sa civilisation aurait été fortement influencée par cette présence colonisatrice. Un des éléments qu'il avançait en faveur de cette thèse tenait à la comparaison des systèmes d'écriture des deux civilisations. Pour sa part, de Pauw profitait aussi de sa réfutation pour comparer de nombreux points de ces deux civilisations, de la condition des femmes à la religion et au type de gouvernement, en passant par le régime alimentaire et les connaissances de la chimie.

<sup>13</sup> Lühmann, Werner - *Konfuzius. Aufgeklärter Philosoph oder reaktionärer Moralapostel? Der Bruch in der Konfuzius-Rezeption der deutschen Philosophie des ausgehenden 18. und beginnenden 19. Jahrhunderts*, Wiesbaden : Harrassowitz, 2003 (= Lun Wen. Studien zur Geistesgeschichte und Literatur in China 2).

<sup>14</sup> Outre le *Sinensis imperii libri classici sex*, Abel-Rémusat se réfère à la *Philosophia sinica*, autre ouvrage du P. Noël, publié à Prague, en 1711, soit la même année que le précédent. Cet ouvrage était un recueil d'extraits des plus célèbres philosophes chinois donnés en traduction latine et répartis en trois traités : 1.- sur les notions des Chinois relatives à l'être premier, 2.- sur l'esprit et le sens des cérémonies destinées à honorer les morts, 3.- sur la morale et les devoirs de l'homme envers lui-même, envers la famille et envers la société.

<sup>15</sup> C'est la manière dont Abel-Rémusat orthographe le nom de Bilfinger. Il se réfère à un passage de son ouvrage *Specimen doctrinae veterum sinarum morales et politica* (page 17) où Bilfinger fait part de cette difficulté.

<sup>16</sup> Abel-Rémusat, *op. cit.* : 254.

Roman

## La floraison du bambou (IX)

Christian Jungo

Résumé : Au Sri Lanka, Alan Letuswork retrouvait toujours davantage la mémoire. Une promenade qu'il avait faite, enfant, aux jardins de Peradeniya, en compagnie de Kirti, le jardinier au service de sa famille, lui revint en mémoire. Il se souvenait particulièrement de la leçon que celui-ci lui avait donnée, en comparant la manifestation de la vérité à la floraison des bambous : « La vérité est semblable. On ne voit pas. On ne comprend pas. Et soudain, la vérité apparaît. » Le progrès qu'il avait alors fait, à l'évocation de cet épisode, déclencha tout un processus et, reprenant la photographie de Steinsaltz, il put identifier les deux hommes qui se dérobaient, jusque-là, à toute analyse : Lewis Melting et un certain Peter Anthony Bradshaw. Fort de ce succès, Alan promit à John Melting de retrouver la trace de son frère. Pendant ce temps, au quartier général de Langley, se tenait une réunion au sommet entre Paolucci, le directeur de l'Agence, Eunomius Warden et Dorothy McVie. Ils y examinaient le rapport que l'agent chargé de suivre Letuswork avait adressé du Sri Lanka et décidaient de la conduite à suivre, l'attitude de Letuswork inquiétant spécialement Paolucci.

Letuswork sortait de la Residenz. L'exécution de la quatrième symphonie de Brahms venait de clore le concert auquel il avait assisté. Il n'était pas vraiment heureux, mais se sentait rasséréiné. Il avait quitté le Sri Lanka depuis cinq jours déjà. Il n'avait certes pas commencé une nouvelle vie, mais sa mémoire retrouvée, presque totalement, avait imprimé un mouvement imprévu à son existence. Il aurait volontiers prolongé son séjour au pays de son enfance, mais il avait une mission à accomplir. Il avait promis à John Melting de retrouver son frère, Lewis, et, pour rien au monde, il n'aurait trahi sa parole. Au lendemain de ce jour mémorable qui l'avait vu en quelque sorte renaître à lui-même, il avait décidé de regagner l'Europe, persuadé qu'il y découvrirait la clé de plusieurs énigmes qui encombraient encore ses pensées. Il s'en était ouvert à John Melting et ils avaient convenu de se séparer : Melting avait pris l'avion pour les Etats-Unis et Letuswork avait trouvé un vol pour Munich. Ce n'était pas sa destination finale, ce n'était même pas, lui semblait-il, une destination importante. Cela s'était trouvé ainsi : le premier vol pour l'Europe à partir de Colombo était un vol pour Munich. Il avait décidé de mener seul son enquête pour retrouver Lewis

et il avait réussi à convaincre John de le laisser agir seul. La tâche semblait en effet assez délicate et pouvait même se révéler très dangereuse, pour qu'un seul homme expérimenté s'y risquât. John était animé d'une grande bonne volonté, mais il n'avait aucune expérience du renseignement. Il n'avait non plus aucun contact ni aucun moyen de trouver les informations nécessaires. Il s'était assez facilement rendu à ces évidences et n'avait pas objecté longtemps, conscient aussi que les liens avec Letuswork étaient maintenant établis solidement et que, si ce dernier aboutissait à quelques résultats, il en serait, à coup sûr, prévenu. Letuswork était donc arrivé à Munich, seul, sans savoir très bien ce qu'il allait faire. Il avait pourtant retrouvé ses réactions de jeune homme. Autrefois, lorsqu'il était perplexe, ne sachant comment agir face à une situation compliquée ou ne parvenant pas à orienter une démarche, il commençait par se plonger dans la musique, celle qu'il aimait plus que toute autre, la musique de Brahms. Il avait ainsi parcouru les revues spécialisées qui donnaient la liste des concerts de Munich et il était tombé sur celui de la Residenz. Ce devait être pour lui plus qu'une détente, un véritable point de départ, l'occasion de se vider de toute impression inutile et de se concentrer sur l'essentiel, car c'était une tout autre musique qu'il allait devoir jouer dans les jours à venir.

■ - Raccrochez ! La ligne n'est pas sécurisée. Restez à proximité ! Je vous rappellerai dès que la conversation sera possible.

Rentré à son hôtel, il se coucha et dormit comme un bienheureux. Il espérait secrètement que le vieux réflexe qui l'avait poussé à assister au concert aurait les mêmes conséquences que jadis et que ses idées seraient claires et structurées, dès le lendemain. Letuswork ne s'était guère trompé à ce sujet. Lorsque, réveillé par quelques clients de l'hôtel, fêtards rentrant au lever du jour croisant des voyageurs contraints à se lancer, dès le petit matin, dans les turbulences du monde des affaires, il songea à se lever, il eut l'impression, furtive, de se préparer à une sorte de combat singulier : son enquête, sa mission, en somme la découverte d'une nouvelle partie de sa vie que sa mémoire ne lui avait pas encore totalement livrée.

Lorsqu'il était arrivé en Irlande, il avait découvert, griffonné sur un bout de papier ligné, un numéro qui lui paraissait être un numéro de téléphone. A l'époque, d'autres préoccupations l'habitaient et il n'avait guère prêté attention à ce numéro. Lors de la visite de Warden, il aurait pu le questionner à ce sujet, mais, par méfiance, il s'en était bien gardé. Il ne lui avait rien demandé. Il ne lui avait même pas parlé de sa découverte. En examinant d'un peu plus près les documents qu'il avait constamment sur lui, ce matin-là, à Munich, après avoir pris son petit-déjeuner, il retrouva ce bout de papier. Qu'était ce numéro ? Qui le lui avait donné ? Quand le lui avait-on remis ? Autant de questions auxquelles il

lui était impossible de répondre. Il n'avait pas le souvenir d'avoir reçu un billet. D'autre part, il lui était facile de constater que ce numéro n'était pas tracé de sa main. Il s'agissait de l'écriture d'une autre personne. Mais de qui s'agissait-il ? Et pourquoi n'y avait-il aucune autre indication ? Aucun nom n'apportait un semblant d'explication ni celui d'une personne ni celui d'une institution. Aucune mise en garde ne précisait l'usage qu'il fallait faire de ce numéro, du genre « en cas de danger » ou « urgence ». En revanche, Alan connaissait la procédure pour entrer en contact avec le représentant de l'Agence dans le pays où il se trouvait. Ce numéro ne correspondait ni à son code d'identification ni à aucun numéro de la procédure. Mais il y avait peut-être une piste à explorer de ce côté-là. De toute façon, il ne savait pas très bien par où commencer ses investigations et il n'allait pas appeler Warden. Letuswork composa donc le numéro, sans grande conviction. Presque immédiatement, à l'autre bout du fil, une voix répondit :

- Centrale. Identifiez-vous !

Letuswork ne savait trop comment se comporter. Ce numéro aboutissait donc directement à l'Agence, à Langley. Que devait-il dire pour s'identifier ? Son nom ? Certainement pas. Une des premières consignes que l'on inculquait aux jeunes agents se résumait en ces termes : jamais de nom ! Ces réflexions s'étaient enchaînées à un rythme très rapide. Letuswork se rappelait d'autre part que Warden lui avait donné un numéro, en Irlande, précisant qu'il pouvait lui être utile dans ses contacts avec l'Agence. C'était l'occasion ou jamais de vérifier la qualité des consignes transmises et l'efficacité de cet alignement de chiffres et de lettres. Il répondit presque aussitôt : 028745XW78. Cela devait être son identificateur, car la conversation se poursuit et la voix reprit sur un ton monocorde :

- Raccrochez ! La ligne n'est pas sécurisée. Restez à proximité ! Je vous rappellerai dès que la conversation sera possible.

Letuswork obéit sans mot dire. Il raccrocha et attendit. Il était dans l'ignorance de ce qui se passait à Langley. Dès que l'officier de service avait entendu l'identificateur de Letuswork, il avait consulté la liste des priorités. D'un seul regard, il avait remarqué que ce code figurait sur la liste des priorités de degré A et qu'il fallait avertir uniquement et immédiatement le directeur de l'Agence, c'est-à-dire Paolucci. D'autre part, avant même d'avoir consulté sa liste, l'officier avait filtré l'appel pour constater que le correspondant appelait d'une cabine publique située à Munich et que la ligne pouvait être parasitée ou mise sur écoute ou encore infiltrée par quelqu'un d'autre. Il avait immédiatement enclenché la procédure de sécurité et tant que le voyant lumineux rouge situé à côté de l'affichage des données de l'opérateur restait allumé, il devait bloquer la ligne en la faisant cependant couper par son correspondant. Cette procédure

de sécurisation demandant un certain temps, l'officier avait commencé par appeler Paolucci. Une curieuse conversation s'était alors engagée :

- 028745XW78 appelle de Munich. Appel classé A / RW, Monsieur. Est-ce que je vous le passe ? avait interrogé l'officier de service.
- Non pas tout de suite ! avait répondu Paolucci. Attendez BRW ! D'où dites-vous que la procédure est partie ?
- De Munich, Monsieur.
- Ligne privée ou publique ?
- Ligne publique.
- Ligne sécurisée ?
- Non pas encore, Monsieur ! Procédure en cours.
- Temps d'attente possible à Munich ?
- Dix minutes au plus !
- Ça suffira, je pense ! Attendez BRW !

Paolucci avait son rictus des bons jours.

Tout lui semblait parfaitement se passer. C'était presque trop beau. Lui aussi avait une mission et Letuswork se comportait conformément à ce qu'il avait prévu. L'idée de glisser subrepticement le numéro de la ligne RW dans les affaires de ce dernier, alors qu'il séjournait à Langley, avait été une bonne idée. Il voyait qu'elle était payante maintenant.

Personne ne s'était méfié et probablement que Letuswork ignorait tout du processus qu'il venait d'activer. S'il s'était douté de quelque chose auparavant, cet appel serait arrivé il y a longtemps déjà. C'était donc que Letuswork venait seulement de prendre conscience de la valeur possible de ce numéro. On venait d'arriver à un tournant. Bien sûr, Paolucci avait eu de la chance. Mais il en fallait dans ce métier. Elle était peut-être même plus nécessaire encore dans le fonctionnement de l'Agence, avec tous ces carriéristes miteux qui tentaient de faire la loi à leur façon et mettaient en péril la sécurité des agents et celle du système, lorsque ce n'était pas tout simplement la sécurité des Etats-Unis.

A... RW... Ce charabia bureaucratique avait tout de même servi dans cette affaire. Paolucci avait hérité de son prédécesseur des choses bien inutiles qu'il s'était empressé de supprimer. Mais il en avait conservé certaines autres, sans trop savoir pourquoi. C'était le cas de la classification des procédures d'intervention directe. Toutes les opérations importantes devaient être classées sous A, c'est-à-dire qu'elles étaient suivies en priorité par le directeur de l'Agence en personne. De même en allait-il de la RW, pour Red Way, la Voie Rouge, une expression bien emphatique qui faisait un peu roman d'espionnage, mais qui, en

- 028745XW78 appelle de Munich.  
Appel classé A / RW, Monsieur. Est-ce que je vous le passe ? avait interrogé l'officier de service.

définitive, formulait assez exactement et la nature de l'autorité et l'importance de l'action entreprise. Cet acronyme RW signalait donc facilement, dans l'utilisation des procédures, les opérations dirigées uniquement par le directeur de l'Agence qui restait cependant libre de prendre les mesures qu'il jugeait utiles dans la poursuite de l'action, comme de faire intervenir d'autres personnes ou d'alerter d'autres services, voir d'autres agences de renseignements dans les opérations coordonnées. Toutes les informations classées RW ne pouvaient être traitées qu'avec la plus grande prudence. Paolucci n'avait jamais hésité à consulter ses chefs de départements ou des experts et collaborateurs scientifiques plus aptes que lui dans les analyses de détails. Il avait toujours estimé qu'une gestion dictatoriale de l'information se retournait, tôt ou tard, contre celui qui l'exerçait et qu'un abus d'autorité de la part du directeur de l'Agence ne pouvait conduire qu'à des désastres. Il avait ainsi mis au point un système de double contrôle de l'information qui avait pour but de suivre celle-ci dans son circuit interne, celui de l'Agence, et d'en vérifier l'efficacité. Il se soumettait d'ailleurs volontiers à ces procédures, d'autant plus volontiers qu'il les avait, lui-même, mises en place. C'était le cas avec la procédure dénommée BRW ou Back Red Way, le Retour de la Voie Rouge, qui différait les réponses, en permettant au directeur de ne donner le feu vert à toute nouvelle action qu'après avoir consulté



*Entrée du nouveau O.G. de la CIA à Langley.*

les gens dont il sollicitait l'avis. L'opération Letuswork, comme Paolucci aimait à la nommer, présentait cependant une particularité de taille. Elle dérogeait, en grande partie, à ces règles ordinaires. Dans cette opération, Paolucci se servait aussi bien de Letuswork et de la lutte que menait ce dernier pour recouvrer sa mémoire que des différents chefs de départements qu'il voulait bien mettre à contribution. Les procédures restaient ordinaires, pour l'essentiel. Pourtant, personne, hormis Paolucci, ne savait en quoi l'opération consistait. Cela allait même beaucoup plus loin : tout le monde, à l'Agence, ignorait qu'il existât une opération en cours, portant le nom de Letuswork. Aussi dissemblables qu'ils pussent paraître, Paolucci et Letuswork se rejoignaient sur un point : tous deux partageaient une grande méfiance à l'égard des collaborateurs de l'Agence. On pouvait comprendre cette réaction chez Letuswork qui, privé de sa mémoire, mais connaissant sa fonction, devait redoubler de vigilance dans tout ce qu'il entreprenait. Mais était-ce naturel que Pao-

lucci, au poste qu'il occupait, en vînt à douter de la fidélité, sinon des compétences, de ses collaborateurs les plus proches ? Ne leur laissait-il pas croire qu'il les tenait informés de tous les dossiers, qu'il était attentif

■ C'était le cas avec la procédure dénommée BRW ou Back Red Way, le Retour de la Voie Rouge (...)

à leur avis et que, d'une manière ou d'une autre, tous les développements qui pouvaient survenir dans les opérations en cours dépendaient, peu ou prou, de leurs efforts à tous ? L'opération Letuswork allait à l'encontre de cette stratégie. Force était de constater que, depuis quelque temps déjà, la réalité était moins idyllique. Paolucci agissait, la plupart du temps, de manière ambiguë avec ses collaborateurs, plus préoccupé à observer leurs réactions aux informations qu'il leur distillait au compte-goutte et à éprouver leur loyauté envers l'Agence par les pièges, souvent anodins, mais très révélateurs pour lui, qu'il leur tendait lors des conférences qu'il tenait avec eux. L'opération Letuswork était l'exemple parfait de cette nouvelle attitude. Elle aurait pu en devenir l'éponyme. En ne divulguant rien de cette opération à ceux qui l'assistaient de la façon la plus proche, il donnait l'impression de les manipuler comme des marionnettes dans un but que lui-même aurait été en peine de définir clairement. Il paraissait vouloir découvrir, grâce à l'aventure de Letuswork, quelque chose d'important, de plus essentiel que n'importe quelle opération en cours à l'Agence.

Paolucci appela Dorothy McVie. Il lui avait annoncé qu'il veillerait à ce que Letuswork prenne contact avec elle. Encore un peu, et ce serait chose faite !

- Dorothy ? Pouvez-vous venir dans mon bureau, tout de suite ?

Lorsqu'elle se rendit auprès de Paolucci, Dorothy pressentait quelque chose de grave. Ce n'était pas la première fois qu'elle se sentait mal à l'aise, en pareille circonstance. Une impression désagréable s'emparait d'elle, comme si elle devait

passer en jugement pour un crime dont on l'accusait, mais dont elle ne connaissait pas la nature. En entrant dans le bureau, son trouble se dissipa d'un coup. Peut-être le semblant de sourire qu'esquissait Paolucci y était-il pour quelque chose ? Peut-être le ton de sa voix, lorsqu'il l'accueillit, la rassura-t-elle ?

- Entrez Dorothy ! Cette fois, on y est.
- Comment Monsieur ? questionna Dorothy, très surprise.
- Letuswork vous demande ! déclara Paolucci en tentant de faire un peu d'ironie.

L'essai était tellement comique et faisait si peu référence au comportement ordinaire de Paolucci, que Dorothy ne put réprimer un éclat de rire pourtant vite étouffé.

- Soyons sérieux ! Enfin je ne parle que pour moi. Letuswork est en ligne avec l'Agence et j'aimerais que vous preniez son appel. J'aimerais aussi que vous lui laissiez croire qu'il a composé le numéro qui correspond à votre ligne personnelle. Faites cela depuis ici ! Ce sera plus simple. Nous déciderons, au fur et à mesure, de ce qu'il conviendra de dire ou de faire. D'autre part, je vous prie de tenir cet entretien secret. Tout ce que nous serons appelés à décider éventuellement, par la suite, vous le tiendrez également secret. Suis-je clair, Dorothy ?

- Oui, Monsieur ! Je ne vois pas très bien ce que vous voulez faire, mais j'imagine qu'il s'agit d'une démarche analogue à celle que nous avons menée, lors de « l'accident » du vol 112.

- Vous avez très bien saisi le sens de ce que nous allons faire, Dorothy. Vous savez que j'apprécie votre travail et que je vous estime particulièrement. Soyez patiente ! Vous comprendrez bientôt pourquoi nous devons nous transformer en agents secrets dans nos propres services.

De son côté, l'officier de service avait sécurisé la ligne. Comme l'indiquait la procédure BRW, il avait composé le numéro de la cabine d'où avait appelé Letuswork et mit ce dernier en rapport avec Dorothy McVie. Une conversation, d'abord un peu convenue, s'engagea entre les deux interlocuteurs, puis Letuswork demanda :

- Où se trouve Lewis Melting ?
- Mais il est mort ! répondit Dorothy, immédiatement, comme par réflexe.
- Non ! Je sais qu'il n'est pas mort. Jouons cartes sur table ! J'ai été honnête avec vous jusqu'à maintenant. Je ne vous demande qu'une chose : soyez aussi honnête avec moi ! Vous êtes la seule personne capable de répondre à cette question...
- Vous dépendez de Warden. Lui pourrait vous renseigner.
- Warden ne m'inspire aucune confiance. Et il est maladroit. Il est trop..., comment dire ?, attaché aux procédures. Si je lui demande quelque chose, il est capable de remplir une demande en trois exemplaires à Langley et tout le monde

saura que je cherche à retrouver Melting. Probablement que je serai aussi le dernier informé, s'il reçoit le feu vert pour me communiquer l'information.

Dorothy avait interrompu le discours d'Alan et, visiblement embarrassée, elle avait détourné la conversation. Elle semblait vouloir gagner du temps. Paolucci suivait leur conversation et, à cet instant, il griffonna précipitamment quelques lignes, en faisant signe à Dorothy de continuer de parler comme si de rien n'était. Puis il fit glisser le papier sur le bureau, de telle sorte qu'elle pût le lire. « C'est parfait ! Donnez-lui les informations qu'il demande ! » lut-elle. Dorothy poursuivit, en tentant de revenir à l'essentiel :

- Qu'est-ce qui vous fait croire qu'il est encore vivant ?
- Rien de spécial ou plutôt... un souvenir qui m'est revenu.
- Vous avez retrouvé la mémoire ? interrogea Dorothy dans un mouvement d'étonnement un peu feint, mais dont Alan ne perçut pas la singularité.
- Oui et non ! répondit Alan. J'ai bien progressé depuis mon départ de Langley, mais il y a encore bien des zones d'ombre.
- Et qu'était ce souvenir dont vous me parliez ?
- Oh, rien de très spécial ! C'est une remarque que m'avait faite Lewis. Un jour, il m'a dit en confidence, alors que nous buvions une bière dans un pub : « Vieille branche, j'ai mis au point un système infaillible pour que tu sois averti de ma mort. » Je lui avais alors répondu : « Il n'y a pas de système infaillible pour ce genre d'information ! » « Tu te trompes, m'avait-il répondu. J'en ai trouvé un. » « Je serais bien curieux de savoir lequel. » « Je ne te le dirai pas ! Ou plutôt, tu l'apprendras en même temps que la nouvelle de ma mort : c'est mon frère qui te fera savoir tout ça ! » Or, j'ai vu son frère. Il est totalement ignorant de son sort. Il n'a jamais rien pu apprendre ni des autorités ni des rares amis qu'avait Lewis. Il pensait que j'étais au courant et que je pouvais le renseigner. Je pense donc qu'il est encore vivant.
- C'est un peu léger comme argument, reprit Dorothy. Je m'étonne que vous vous basiez sur une conversation de bistrot et sur les déclarations plutôt absconses de Melting pour déduire qu'il est encore en vie.
- Je sais. Mais il ne parlait pas à la légère. Il n'était pas saoul et je me souviens du ton de la conversation. C'était du sérieux. Je ne sais pas quel était ce moyen réputé infaillible, mais je sais qu'aucune information concernant sa mort n'a été transmise à son frère. Je pense donc qu'il est vivant. C'est intuitif. C'est de l'ordre de la croyance. Mais, vous savez, nous étions tellement proches. Je ressens quelque chose d'assez fort lorsque j'évoque Lewis. Je pense avoir raison : pour moi, il n'est pas mort. Alors si vous savez quelque chose, dites-le moi ! Je pourrai au moins vérifier les informations que j'aurai recueillies. Pour le moment, je n'en ai aucune.

- Je ne sais pas grand-chose, avoua Dorothy. Mais, si ce que je sais est correct, il se pourrait que vous ne vous soyez pas trompé. Le dossier est classé secret d'Etat. Inutile de vous dire que je n'y ai pas accès. Il faudrait une autorisation spéciale du DOD, à Arlington, très exactement du Secrétaire à la Défense, pas moins, pour que je puisse le consulter. Mais l'Agence a conservé quelques traces « privées » de ce dossier. Tout ce que je sais tient dans une adresse, celle d'une clinique privée en Suisse. Mais vous ne pourrez pas y entrer facilement. C'est une clinique américaine où se trouvent quelques cas, disons problématiques, que, par sécurité, nous avons éloignés des Etats-Unis. Si vous voulez vous y rendre, vous devrez passer par notre agent sur place et lui donner un code spécifique. Alan nota l'adresse et le code que lui donna Dorothy. C'était une information hors opération. Il pouvait la transcrire. Il la mémoriserait une fois arrivé à son hôtel et détruirait alors son papier. Il était content. Il tenait enfin une piste et il espérait secrètement qu'elle le mènerait où il voulait.

\*\*\*\*\*

- Cessez tout de suite vos enfantillages !

Madame Tipett haussait le ton. D'ordinaire, elle n'avait aucune peine à se faire entendre. Les enfants lui obéissaient au doigt et à l'œil. Mais ce jour-là, elle ne pouvait en faire façon. L'un poursuivait le chat pour lui attraper la queue, un autre se battait avec un troisième qu'il ne voulait pas associer à son jeu. Même les filles se disputaient pour des broutilles. C'était une de ces journées que Madame Tipett n'aimait pas vivre. Il y avait du bruit dans toute la maison et une sorte de chaos s'était installé. Elle reprit, en espérant pouvoir rétablir un peu de calme dans la tribu :

- Vous arrêtez tout de suite et je ne le dirai qu'une fois. Vous allez voir, lorsque votre père rentrera de son travail !

Ce genre de menace était un peu inutile et Madame Tipett le savait bien. Elle se demandait pourquoi elle avait évoqué la figure paternelle. Arbogaste Tipett, sans être faible, était très tolérant avec ses enfants. Il leur passait, bien des fois, leurs caprices et utilisait des armes différentes de son épouse pour se faire respecter. Mais il pouvait aussi se montrer assez dur par la parole, rarement par le geste. Toujours est-il que ce jour-là l'argument avancé par Madame Tipett semblait avoir porté ses fruits. Le silence ne se fit pas d'un coup et les courses effrénées des garçons entre table et chaises, les cris et le tapage ne cessèrent que progressivement. C'était pourtant déjà une victoire. Le calme revint. Le calme était revenu. C'est à ce moment qu'Arbogaste fit son entrée. Les enfants l'accueillirent par un : « Papa ! » unanime. Prêts à lui faire fête et à le questionner sur ses activités de la journée, ils avaient oublié leurs chamailleries et les raisons de leurs disputes. D'un ton paternel et presque ecclésiastique, Arbogaste

les rassembla autour de lui et entreprit de leur raconter un des événements auquel il avait été mêlé, au cours de la journée. Les enfants faisaient maintenant silence et écoutaient attentivement. Madame Tipett regardait de loin la scène, à la fois avec tendresse et avec une certaine ironie, tout en préparant le repas du soir. Elle n'était pas dupe ! Son mari avait une façon bien à lui de raconter les événements et il mettait tant de conviction à le faire que toute personne qui l'écoutait se laissait, en quelque sorte, ensorceler par sa parole. Ses histoires étaient faites d'un mélange de vérité et d'exagération et bien malin celui qui aurait pu opérer le partage entre ce qui était vraiment survenu, ces faits bruts dont le récit ne tolérait qu'une infime interprétation, et ce qu'Arbogaste avait ressenti, ces actions, souvent banales, auxquelles les arrangements qu'il apportait, en les racontant, conféraient, suivant les cas, la valeur d'exploits ou de catastrophes, de triomphes ou de drames. Il n'y avait, chez Arbogaste, ni volonté de tromper ni orgueil à travestir, à son profit, la médiocrité ordinaire de la vie. Il n'y avait qu'une persistante réminiscence de cette innocence enfantine à faire passer les expériences les plus communes et les plus ordinaires au crible d'un monde merveilleux et à jamais révolu. Madame Tipett ne voulait pas qu'une fois encore Arbogaste s'évadât trop avant dans son monde et elle l'interrompt gentiment, comme pour le distraire dans son voyage et le rendre attentif à l'ampleur que prenait soudain sa fiction pour les enfants :

- Une lettre est arrivée pour toi, mon chéri ! Elle se trouve sur ton bureau.
- Ah, merci ! répondit Arbogaste qui arrêta brutalement son récit, au grand dam des enfants qui se mirent à protester.
- On continuera après le repas, dit-il pour les calmer. Je reviens dans un petit moment. Soyez sages en attendant !

Arbogaste se dirigea vers une petite pièce, au fond du couloir. Elle était toujours fermée à clef. Elle lui servait de pièce de travail. Nul n'avait le droit d'y entrer. Seule Madame Tipett y déposait, parfois, le courrier qu'elle estimait important et dont l'unique destinataire était son mari. Arbogaste ouvrit la porte, entra et posa son regard, successivement, sur chaque meuble de la pièce et sur la petite fenêtre qui laissait passer un modeste rayon de lumière extérieure. Il parut soulagé. Tout était à sa place. Il s'assit, puis, remarquant la lettre dont lui avait parlé Madame Tipett, saisit l'enveloppe sur laquelle étaient imprimés son nom et son adresse. Il la retourna pour y lire le nom de l'expéditeur. Il ne vit aucune mention. Il l'ouvrit. Il en tira une mince feuille de papier et pâlit presque aussitôt. Il resta figé quelques instants sur sa chaise.

Il l'ouvrit. Il en tira une mince feuille de papier et pâlit presque aussitôt. Il resta figé quelques instants sur sa chaise.

à suivre...

## Anniversaire

# La Bibliothèque de Romont fête ses 25 ans

Michel Dousse

Le samedi 17 novembre 2007, la Bibliothèque communale de Romont a fêté son 25e anniversaire. Ouverte au public en décembre 1982, la Bibliothèque de Romont possède actuellement quelque 21'000 livres et prête quelque 36'000 volumes par année, sous la houlette de Béatrice Despont, présente dès la première heure et qui est l'âme de la Bibliothèque.

Pour marquer cet anniversaire, les membres de la Commission de la Bibliothèque ont concocté un programme d'activités concentrées sur la journée officielle du 17 novembre. La journée a donc commencé par des « Lectures dans la ville », quelques membres de la troupe du Théâtre des Remparts se chargeant de lire des extraits de textes d'écrivains sur Romont à différents endroits de la ville (restaurants, commerces). Parmi les auteurs retenus : Rodolphe Töpffer, Victor Hugo, Alexandre Cingria, Luc François Dumas, Louis Page, Georges Borgeaud et Antoine Dousse. Les portraits de ces écrivains par Claudio Fedrigo étaient réunis dans une mini-exposition à la Bibliothèque intitulée « Romont et ses écrivains ». Tandis que ces lectures ambulantes éveillaient la curiosité matinale des Romontois, les premiers invités se retrouvaient à l'Auditorium pour suivre une conférence passionnante de Jacques de Coulon, recteur du Collège Saint-Michel, venu présenter son dernier livre : *Philosophie pour une vie heureuse*. Après cette conférence, les invités ont été accueillis dans les locaux de la Bibliothè-

que, où une petite exposition rétrospective retraçait quelques grands moments de ces 25 dernières années.

La suite de la manifestation officielle, animée par la Conseillère communale Jacqueline Bourqui, s'est déroulée à quelques pas de là dans la Salle bourgeoise de l'Hôtel



Jacques de Coulon, recteur du Collège Saint-Michel, lors de la présentation de son livre « *Philosophie pour une vie heureuse* ».

de Ville. Après une touche littéraire apportée par l'écrivain Marie-Claire Dewarrat, Rose-Marie Ducrot, présidente de l'ABF, est venue rappeler l'importance de la lecture et des bibliothèques dans un monde souvent dominé par les restrictions budgétaires, tandis que Roger Brodard, syndic de Romont, évoquait les différentes étapes de sa découverte de la lecture. Après cette partie oratoire, les invités ont pu découvrir les dessins d'enfants réalisés dans le cadre d'un concours en vue de créer le nouveau logo de la Bibliothèque. Le premier prix retenu a pu finaliser son projet avec la précieuse collaboration de la graphiste Anne-Laure Blanc.

Après l'apéritif offert à la centaine d'invités présents, l'après-midi s'est poursuivi dans les locaux de la Bibliothèque et de l'Auditorium, avec une heure du conte par Madeleine Pasche et des histoires pour les petits par Anne-Claire Roubaty et Corinne Dénervaud.



*Béatrice Despont, l'âme de la Bibliothèque de Romont.*



*Concours de dessins d'enfants.*



# Personalia

# Personalia

# Personalia

## Exposition

# Le Fribourg des Mülhauser (1930-1975)

Claudio Fedrigo, Emmanuel Schmutz

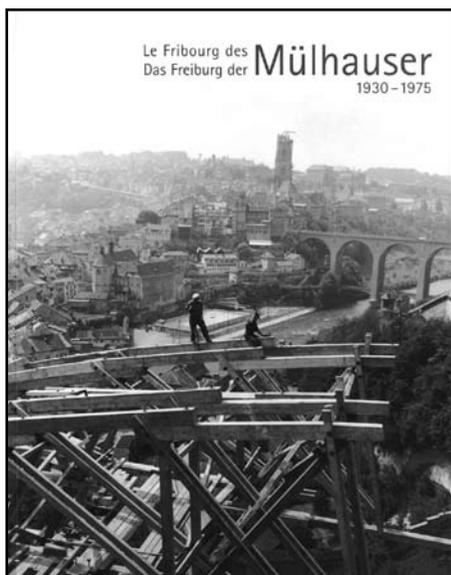
Le Fonds Mülhauser (père et fils) a été acquis par la BCU en 2002. En 2007, il voit sa première mise en valeur coïncider avec le 850<sup>e</sup> anniversaire de la fondation de la ville de Fribourg et s'inscrire dans le programme des célébrations. Cette dynastie de photographes qui a sans aucun doute le plus documenté la ville, avait en effet déjà réalisé en 1957 un reportage complet et passionnant sur les deux cortèges officiels du 800<sup>e</sup> !

L'exposition de la BCU propose 112 tirages « artistiques » (sur papier baryte) en noir/blanc, ainsi qu'un diaporama d'environ 200 images numériques suivant les différentes étapes de la construction du pont du Got-

téron entre 1958 et 1960. Parmi les images de lieux et de célébrations se sont glissés des tirages plus originaux et insolites qui attestent la qualité du regard des Mülhauser et révèlent cet « instinct de conservation » qui en font des témoins irremplaçables pour la capitale du canton.

Cette exposition est accompagnée d'une publication identique aux catalogues réalisés par la BCU pour Benedikt Rast (2003) et Jacques Thévoz (2005). Avec des textes d'Emmanuel Schmutz et de Claude Chuard, le catalogue contient également des témoignages des enfants de Jean Mülhauser (Paul, Franziska et Marie-Hélène), ainsi qu'une bibliographie et une chronologie biographique des deux photographes.

Le choix d'une centaine de clichés sur Fribourg sur les 250'000 que les Mülhauser ont probablement consacrés à la ville n'a pas été une tâche facile. Les sujets retenus concernent les grands travaux (Pont du Gottéron, bâtiments publics, nouveaux quartiers), la



### ***Le Fribourg des Mülhauser (1930 -1975)***

*114 photographies imprimées en duplex. 2007, 144 p. Catalogue établi par Emmanuel Schmutz, Claudio Fedrigo et Pierre Vuichard.*

*Textes de Klaus Anderegg, Franziska Braatz-Mülhauser, Claude Chuard, Paul Mülhauser, Emmanuel Schmutz, Marie-Hélène Zeller-Mülhauser.*

*Fribourg : BCU Fribourg - Ed. La Sarine. Prix : Fr. 45.-*

vie religieuse (célébrations, personnalités de l'église locale, Fête-Dieu, Sainte-Nicolas), sociale (manifestations sportives et culturelles, commémorations, université et pensionnats, commerces et foires), militaire (défilés, troupes et écoles de recrues, fêtes fédérales de tir et de lutte, grenadiers), ainsi que les lieux et leur transformation (garages, gare, théâtres, bâtiments incendiés).

Le vernissage de l'exposition s'est déroulé le 22 novembre 2007 devant une importante assistance, témoignant l'ancrage de l'atelier Mülhauser dans le tissu social fribourgeois. Avec le directeur de la BCU, Martin Good et Emmanuel Schmutz, commissaire de l'exposition, ont pris la parole le fils de Jean Mülhauser, Paul Mülhauser, ainsi que l'ancien syndic de Fribourg et président du comité du 850<sup>e</sup>, Dominique de Buman, qui a évoqué quelques anecdotes sur les relations parfois savoureuses, entre le photographe et les hommes politiques. Le public a pu écouter également des extraits d'un entretien enregistré en 1998, où Jean Mülhauser s'exprimait longuement sur son métier de photographe et assister à une projection d'une centaine d'images du 800<sup>e</sup> anniversaire de la ville.



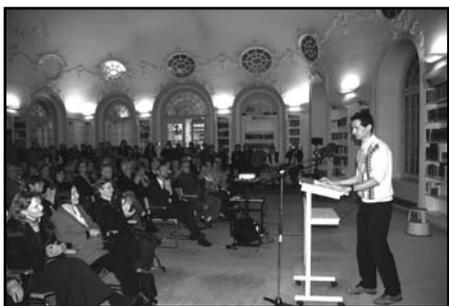
*De haut en bas :*  
 Chantier de la Rue du Criblet à Fribourg, années 60.  
 Gare de Fribourg, quai et train, années 40.  
 Incendie de l'Hôpital des Bourgeois à Fribourg, 1937.  
 Garage de la Gare (Spicher & Cie) à Fribourg, 1949.

## Le Fonds Mülhauser

Pièce maîtresse du patrimoine photographique cantonal, riche de plusieurs centaines de milliers de négatifs (env. 700.000), le Fonds Mülhauser complète donc l'iconographie récente dans une période charnière de l'histoire du canton de Fribourg. Le fonds propose une large collection de portraits des personnalités qui l'ont marquée ainsi que d'une multitude de Fribourgeois aux prises avec la vie de tous les jours, dans leurs districts et dans leurs villages. A une autre échelle, ces images témoignent des grandes transformations économiques et technologiques de toute une région et de leur impact sur le paysage.

Ces archives contiennent également les nombreux reportages que les Mülhauser ont réalisés pour des revues et des journaux, ainsi que pour les publications du Service des Biens culturels et une foule d'ouvrages évoquant la vie culturelle (guides artistiques, volumes célébrant les églises et les couvents), sociale (anniversaires et jubilés de communes et d'associations), économique (publications de l'Institut agricole de l'Etat de Fribourg, plaquettes d'entreprises) et scientifiques du canton.

Un échantillon d'environ deux mille photographies de ce fonds est actuellement visible sur le site Internet de la BCU ([www.fr.ch/bcu](http://www.fr.ch/bcu) : collections patrimoniales), offrant ainsi à l'exposition un riche prolongement virtuel.



*Le vernissage de l'exposition s'est déroulé le 22 novembre 2007 à la BCU, devant une importante assistance.*

## L'atelier Mülhauser

L'atelier Mülhauser, qui a connu plusieurs adresses en ville de Fribourg (Place Petit-Saint-Jean, Planche-Supérieure, Pont-Muré), est toujours resté familial : Johann (1902-1966) le fondateur, l'a ouvert en 1927, son fils, Jean (1932-2004), l'a repris en 1961 pour le fermer définitivement le 30 juin 1999. En 72 ans d'activité et grâce à une maîtrise totale du matériel et de la prise de vue, les Mülhauser ont couvert à peu près tous les domaines et les usages de l'art photographique : de la photo industrielle à la photo artistique et au portrait, de la carte postale au reportage de presse, de la reproduction ou restauration de photos anciennes aux tirages délicats.

En complément à l'exposition de la BCU, cinq séries de photos ont été accrochées dans quelques cafés-restaurants de la vieille-ville de Fribourg (Le Paon, Des Boulangers, Au Tirlibaum, Le Soleil Blanc, Le Tunnel).

### **Fonds photographiques fribourgeois**

Les Fonds photographiques fribourgeois de la BCU, d'un volume global d'environ 1,2 millions d'images, illustrent la vie du canton de la fin du 19<sup>e</sup> siècle à nos jours.

Une partie des fonds (environ 14'000 images) peut être consultée en ligne selon plusieurs critères de recherche (fonds, localité, thème, etc.) sur le site Internet de la BCU : [www.fr.ch/bcuf](http://www.fr.ch/bcuf) (collections patrimoniales).

Ce catalogue contient également d'importantes informations sur les fonds et les photographes. Des copies d'image peuvent être commandées par la fonction «Commander», associée à chaque photo, aux conditions mentionnées sous «Tarifs et conditions d'utilisation».



L'atelier Mülhauser à la Planche-Supérieure, années 40.



Johann Mülhauser, années 50.



Jean Mülhauser, années 60.

## Exposition à l'occasion du dépôt de l'œuvre gravé de Jean-Pierre Humbert à la BCU [Par défaut ...]

Claudio Fedrigo

Avec une rétrospective de Jean-Pierre Humbert, «Par défaut...» du 15.09.07 au 10.11.07, la BCU tenait à signaler au public un événement important qui a enrichi récemment ses collections : le dépôt de l'œuvre gravé de l'artiste fribourgeois réalisé à l'initiative des Entreprises électriques fribourgeoises (Groupe E) par le biais d'un acte de donation en faveur de l'Etat de Fribourg. L'acte prévoit la constitution d'un «Fonds Jean-Pierre Humbert» à la BCU, sa conservation et sa mise en valeur.

Par la même occasion notre institution rendait hommage aux 60 ans de l'artiste en s'associant à deux autres accrochages qui ont eu lieu parallèlement à la Bibliothèque de la ville de Fribourg («Auprès de mon arbre») et dans la cave voûtée qui côtoie l'atelier de la ruelle des Cordeliers («L'état des stocks»).

Les 47 estampes exposées illustrent la longue carrière du peintre et du graveur. Un état des lieux «Par défaut...» qui évoque une œuvre toujours en mouvement, soumise à des variations de styles et de techniques (dessin, peinture, lithographie, gravure, sérigraphie, mosaïque, vitrail, estampe numérique, etc.). Ce dernier procédé facilite notamment la recréation numérique d'anciens travaux – «recyclage de l'inachevé», comme l'affirme Jean-Pierre Humbert – ainsi que le développement de séries, autour de thèmes qui lui sont chers (paysages, portraits, foules, etc.). L'exposition résume bien la production de l'artiste telle qu'on la connaît : une variété

de travaux surréalistes et fantastiques solidement ancrés dans la ville de Fribourg. Une ville, qu'on voit souvent s'affranchir puis s'éclater, flotter et s'envoler en spirale, décorée de silhouettes humaines agrippées à ses racines et subissant l'attrait du vide.

Une foule qu'on retrouve dans le catalogue qui accompagne l'exposition (*[Par défaut ...]*. Editions Estampe.org, 112 p.). Jean-Pierre Humbert a proposé à 47 personnalités diverses, ayant marqué sa vie personnelle et artistique, de commenter avec un texte chacune des œuvres exposées : «47 coura-



*Mise en abyme, Estampe numérique, 1973/2006.*

geux cobayes qui n'ont pas hésité à dévoiler une parcelle d'eux-mêmes». Une anthologie vraiment passionnante, riche de contributions et de témoignages souvent poétiques et artistiques, parfois intimes, toujours sincères et pertinents. Deux collègues de la BCU se sont prêtés à l'exercice: Emmanuel Schmutz qui a choisi de commenter « Mise en abyme », une estampe numérique ténébreuse et obsessionnelle, rappelant l'érosion inéluctable du temps (« Le temps rongeur grignotait au sablier du cerveau ») et Alain Bosson, au prise avec « Evasion », évoquant ses souvenirs d'enfance, l'arrivée à Fribourg depuis le Tessin et la découverte de la ville, et soulignant la richesse sémantique de l'œuvre de l'artiste ainsi que le dialogue constant entre « le Fribourg qui est et celui qu'il pourrait être ».

Dans sa préface au livre, Jean-Pierre Humbert explore ses «tares» d'artiste, son perfection-

nisme, ses idéaux et ses espoirs de jeunesse soumis à la dure épreuve de la réalité. Il en ressort un bilan un peu désabusé et une tentative de forcer le regard du spectateur dans une conclusion poignante: « une œuvre ne vit que si elle est vue. Je me moque bien du succès, de l'argent. Je souhaite modestement que tout le monde voie et achète mes productions ».



*Passé décomposé, Lithographie, 1993.*



*Regula Feitknecht, directrice adjointe de la BCU, lors du vernissage de l'exposition [Par défaut...], le 14.09.2007.*



Jean-Pierre Humbert vu par Claudio Fedrigo.

### Jean-Pierre Humbert

Né à Fribourg en 1947, Jean-Pierre Humbert est un créateur aux moyens d'expression multiples en même temps qu'un animateur artistique attentif aux courants originaux de l'Europe centrale, orientale et balkanique. Titulaire d'une bourse fédérale des arts appliqués, il a exposé dès 1973 dans plusieurs villes de Suisse et s'est distingué comme graveur sur le plan international. Dans la galerie de l'atelier, situé au coeur du quartier historique du Bourg à Fribourg, il organise chaque année une exposition de ses travaux ainsi que d'autres manifestations.

### Soirée de la Rotonde

## « Son lit de pierres »

Claudio Fedrigo

La Soirée de la Rotonde du 6 novembre 2007 a donné lieu à une présentation du volume *Son lit de pierres* (Editions du Cassetin, 2007). Organisée avec la complicité des auteurs, la soirée proposait la célébration de l'image, de la langue et de la musique, par des « échos poétiques » alternant les photographies de René Bersier, les textes de Monique Rey et les intermèdes musicaux du clarinetriste Hervé Cligniez.

La poétesse Monique Rey et le photographe et cinéaste René Bersier, artistes fribourgeois bien connus, ont déjà publié deux autres ouvrages chez le même éditeur : *Haïku en forêt* (1999), *Homme lige des étangs* (2001) Les illustrations de ce troisième volume sont issues de dix années de quête d'images, et d'autant de signes graphiques, sur le vaste champ de lapiaz du Sanetsch (Valais), aux sources de la Sarine.

*Son lit de pierres* s'ouvre sur une préface de l'écrivain et essayiste, Etienne Barilier, qui introduit le lecteur à la genèse de l'écriture poétique. Il évoque l'étroit rapprochement de la poésie écrite et de la poésie en image, ce fil « invisible et incassable » qui conduit et unit les poèmes dans un face à face tendre et vivace. Là où les idées et les émotions, voire la couleur du vocabulaire et le rythme des vers pourraient ne pas suffire, les images et les formes sont prêtes « à naître en écriture ». Avec leur graphisme austère et énigmatique, les photos de René Bersier nous guident tout en restant muettes, «elles nous montrent sans parler ».



*La soirée de la Rotonde du 6 novembre 2007  
sur « Son lit de pierres ».*



*La poétesse Monique Rey entre le clarinettiste  
Hervé Cligniez et le photographe René Bersier.*

**Son lit de pierres**. Poèmes de Monique Rey ; photographies de René Bersier. Préface d'Etienne Barilier. Fribourg : Ed. du Cassetin, 2007, 75 p. [éd. originale en caractère Garamond sur vélin d'Arches numérotée de 1 à 350].

*Le livre peut être commandé auprès de Mme Rey, Pisciculture 25, Fribourg*



*Berge  
du ciel  
au regard  
sans frontière  
complice des égarements  
au rendez-vous  
des parfums  
qui traversent  
les chairs*

*Berger  
du ciel  
sur la frange des jours  
au silence de nuit  
dans la prière  
qui redresse  
le têtes*

34135

## Nova Friburgensia

Anne-Lise Thurler

*La fille au balcon*

Carouge-Genève : Editions Zoé, 2007



Auteure de plusieurs ouvrages, dont un où elle avait déjà évoqué son enfance difficile, Anne-Lise Thurler, née et ayant grandi à Fribourg, livre ici un récit autobiographique magnifiquement écrit, à la fois émouvant, dur et tendre sur la problématique relation mère-fille. Après la mort de sa mère, elle se souvient en effet des dernières années passées auprès de celle qui semble ne jamais l'avoir aimée, mais rendue plus accessible par la maladie, de cette réconciliation tant espérée et qui sera finalement démentie post-mortem.

Avec lucidité, elle se souvient également de son enfance et adolescence massacrées,

entre les coups et le mépris, de l'admiration déçue pour son père. Avec tendresse, elle cherche dans le passé et le mariage de cette mère ce qui a pu la rendre si malheureuse et incapable d'aimer, car « tout comprendre, c'est tout pardonner ». Sans amertume, elle enrage de toutes les rencontres manquées, de ce que la vie aurait pu être, si...

Désir de se réconcilier avec son passé, de retrouver le lien avec sa mère, ce récit est tout cela, mais au-delà de son aspect personnel, intime, Anne-Lise Thurler nous fait également revivre les années 30 de la bourgeoisie lausannoise, et trente ans plus tard, celles de Fribourg, auprès d'un père médecin âgé et indifférent, d'une mère violente et mal à l'aise dans sa vie, puis d'un frère chéri, mais étouffé par sa mère.

Mais qui est la fille au balcon ? Pas l'auteur, mais sa mère, appelée ainsi par ses camarades, lorsqu'elle épiait de sa fenêtre les allées et venues de l'homme qu'elle aimait, le premier, un autre. Probablement aussi l'auteur, ayant attendu toute sa vie un amour parental qui ne vint pas, et beaucoup d'autres filles, de par le monde...

Monique Dorthe

Hermann Schöpfer, Jean Steinauer,  
Claude Reichler, Pascal Griener

*L'image de Fribourg*

*Catalogue de l'exposition*

(MAHF, du 15.6. au 14 .10.07)

Fribourg : SHCF ; Fiduconsult, 2007



« La forme d'une ville change plus vite, hélas! que le coeur d'un mortel » s'exclame Baudelaire dans *Le Cygne*, déplorant la disparition du vieux Paris : « Paris change ! mais rien dans ma mélancolie n'a bougé ! ». Faut-il, avec lui, regretter : « Le vieux Fribourg n'est plus » ? Quelle est l'image de la ville de Fribourg, et son évolution à travers les siècles ? Notre regard sur Fribourg a-t-il changé ? C'est à ces questions que répond la magnifique exposition conçue par le Musée d'Art et d'Histoire à l'occasion du 850e anniversaire de la fondation de Fribourg, et le catalogue qui l'accompagne, réalisé par une équipe interdisciplinaire rassemblée par la Société d'histoire du canton de Fribourg. L'évolution du paysage urbain, si elle est fixée par les peintres à différentes époques, se reflète aussi dans les récits de voyages des écrivains. Ainsi, Fribourg. En 1832, Alexandre Dumas réagit à la prochaine construction du Pont suspendu de Zähringen : « En

regagnant la route de Berne, notre sacristain nous montra l'endroit que les ingénieurs viennent de choisir pour y jeter un pont suspendu qui joindra la ville à la montagne située en face d'elle (...) L'idée qu'on allait *embellir* Fribourg d'un monument dont la façon serait si moderne m'affligea autant qu'elle paraissait réjouir ses habitants. Cette espèce de balançoire en fil de fer qu'on appelle un pont suspendu jurera d'une manière bien étrange, ce me semble, avec la ville gothique et sévère qui vous reporte, à travers les siècles, à des temps de croyance et de féodalité. » En 1987, Nicolas Bouvier, évoquant le quartier de l'Auge des années 60 et de Jacques Thévoz, s'inquiète des dégâts causés par la spéculation immobilière : « Il posait en noir cette magnifique silhouette gothique contre un ciel d'absinthe, et ses amis s'effarouchaient de ce choix, de cet éloge d'un monde révolu. Pour le meilleur ou pour le pire, l'argent avait déjà touché la ville et surplombé cette silhouette d'une couronne d'immeubles nés de la spéculation sauvage et qui font penser à une mâchoire bricolée par un dentiste aveugle. » (sur ce sujet, voir aussi : *Fribourg vu par les écrivains*, BCU/Aire, 2001).

La richesse de *L'image de Fribourg* tient dans la diversité des points de vue : un historien de l'art, Hermann Schöpfer (1157-1500 : Naissance d'une ville ; 1860-1900 : Réveil et merveilles), un écrivain journaliste, Jean Steinauer (1500-1650 : Une cité, une citadelle), un historien de la littérature, Claude Reichler (1790-1840 : Leçons d'abîme), un historien de l'art, Pascal Griener (1835-1860 : Ruskin, de l'anecdote à l'invisible) et une iconographe, Sheila Fernandes, qui a réuni les illustrations de l'ouvrage et de l'exposition.

*L'image de Fribourg* permet de retrouver, réunies en un seul volume, les plus célèbres vues de Fribourg du Moyen Age à la Belle Epoque : de la gravure de Hans Schäubelin le Jeune (1543), parue dans la *Cosmographie* de Sébastien Münster, aux gouaches de Varlin (1940), en passant par la Vue cavalière de Martin Martini (1606), les lavis à l'encre noire et les aquarelles d'Emmanuel Curty (1800), le Panorama de Fribourg par Engelmann (1834), les lavis et huiles sur toile de Domenico Quaglio (1826), les lithographies coloriées d'Eugène Cicéri (1840), les aquarelles de Joseph William Turner (1841), les études de John Ruskin (1854) les fusains de François Bonnet (1862), les lithographies et les huiles sur toile de Joseph Reichlen (1905), d'Anton Schmidt ou d'Hiram Brühlhart .

Fondée en 1157 dans un méandre de la Sarine, à l'abri de hautes falaises, Fribourg s'est protégée au Moyen Age en s'entourant de remparts et en élevant des tours. Au fil des siècles, des clochers ont jailli des falaises, des ponts se sont superposés... L'aspect pittoresque de Fribourg, ville médiévale bâtie avec virtuosité sur un site extravagant, n'a cessé de fasciner les artistes et les voyageurs à travers les siècles. Le même Nicolas Bouvier souligne l'étroite complicité qui s'est établie entre Fribourg et les peintres : « une sensibilité esthétique innée qui fait de Fribourg une ville de peintres et pour les peintres. Turner la plaçait au-dessus de tout ce qu'il avait vu en Suisse. Une ville d'archivistes et d'excellents historiens, pas du tout une ville d'écrivains. (...) Les meilleurs textes sur Fribourg sont le fait de visiteurs étrangers comme Cingria, Chessex ou Meienberg. »

Si le clou de l'exposition s'intitule « Fribourg romantique », illustré par les tableaux de

Quaglio, de Turner et de Ruskin, le chapitre central rédigé par Claude Reichler (« 1790-1840 : Leçons d'abîme ») constitue le cœur du catalogue qui l'accompagne. Confrontant texte et image, Reichler étudie d'abord l'image de Fribourg telle qu'elle se dégage des récits de voyageurs à l'époque romantique : « En concentrant mon propos sur le paysage de Fribourg, je voudrais m'attacher à en montrer l'intérêt d'un point de vue « immatériel » : du point de vue des *représentations* que les voyageurs se sont faites du site qu'ils visitaient. » Tandis que l'image d'un Fribourg « pittoresque », « sauvage » et « romantique » apparaît sous la plume des voyageurs du XVIIIe siècle (William Coxe, 1790 ; Adélaïde Edmée de La Briche, 1785), les écrivains du XIXe siècle voient dans cette ville médiévale, une « ville fantastique », « la ville du vertige » (Jules Michelet, 1843). Ainsi, Alexandre Dumas (1832) : « C'est du milieu de ce pont [le pont de Saint-Jean] qu'il faut se retourner, regarder Fribourg, s'élevant en amphithéâtre comme une ville fantastique : on reconnaîtra bien alors la cité gothique, bâtie pour la guerre, et posée à la cime d'une montagne escarpée comme l'aire d'un oiseau de proie ; on verra quel parti le génie militaire a tiré d'une localité qui semblait bien plutôt destinée à servir de retraite à des chamois que de demeure à des hommes, et comment une ceinture de rochers a formé une enceinte de remparts. » Reichler analyse ensuite la lithographie de Lancelot qui accompagne le chapitre sur Fribourg dans l'édition illustrée des *Impressions de voyage* : « L'artiste augmente l'effet d'éloignement des maisons du Bourg, sur le haut de l'image, allonge les segments de la falaise et les sépare par l'alternance de lumière et d'ombre,

dramatise les contrastes, accentue la hauteur des rochers. La figure répond à l'image d'une cité-forteresse telle qu'on pouvait en effet la tirer d'une lecture de Walter Scott, voire même des romans gothiques du début du siècle. » Reichler montre également le passage, dans la description et dans la gravure, d'une vue plongeante et vertigineuse, à un point de vue en contre-plongée, typique de l'histoire du regard sur le paysage de Fribourg. Ainsi, dans l'ouvrage de William Beattie, *La Suisse pittoresque* (1836), les descriptions de Fribourg sont accompagnées de trois gravures dues à William Henry Bartlett : « Dans les dessins suisses de Bartlett, comme Fribourg les hautes Alpes elles-mêmes sont traitées à la ressemblance des architectures gothiques, gloires de pierre soulevées au-dessus de la terre, colonnes immenses élevées vers les voûtes, profusion de tourelles, clochetons, arcs, fenêtres, toutes figures traitées dans l'élévation ». Cette *gothicisation* du paysage urbain fribourgeois trouve son expression la plus remarquable dans le tableau de Domenico Quaglio, surnommé « le Canaletto du nord », dont la vue de Fribourg sera gravée par divers artistes et largement diffusée à l'époque romantique. Reichler étudie ensuite les vues aériennes de Fribourg que nous ont laissées John Ruskin (1856) et William Turner (1841), tout en les comparant avec les points de vue que proposent les guides de voyage de l'époque (Murray, 1838, Joanne, 1841, Baedeker, 1844).

Un livre d'images, donc, mais un livre indispensable dont on ne saurait trop conseiller la lecture et l'achat aux amoureux de la ville de Fribourg.

Michel Dousse

Christian Schmutz

*Als die Nachtvögel kreisten : die Hintercherbande - ein Geschichtskrimi aus dem Senseland*  
 Freiburg: Deutschfreiburger Heimatkundeverein : Paulusverlag, 2007



Les 3'000 exemplaires de la première édition de ce livre ont été écoulés en quelques semaines, essentiellement dans la partie alémanique du canton. Essayons de lui gagner aussi quelques lecteurs parmi les francophones. – Un groupe de jeunes, dénommé « Hintercher-Bande », a commis dans les années 1936 à 1938 une série de quelque 190 vols, cambriolages et autres voies de fait. Appelé roman policier, publié au Paulus Verlag et édité par le Deutschfreiburger Heimatkundeverein, ce livre relate des faits réels, sur la base d'articles de presse, d'archives judiciaires et surtout de recherches de l'auteur auprès des derniers témoins de l'époque. On peut regretter que la ligne entre vérité historique et enrobage romanesque ne soit pas toujours perceptible. Comme le disait Hermann Schöpfer lors de la Soirée de la Rotonde du 25 septembre, un ouvrage historique « pur » n'aurait atteint qu'un lectorat beaucoup plus restreint.

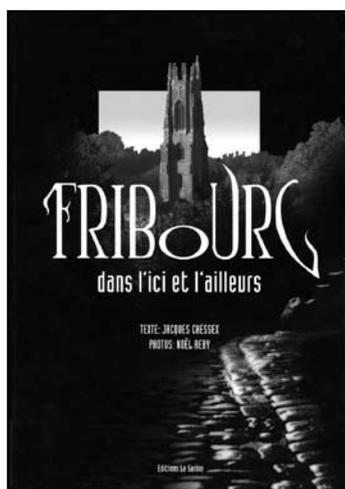
Ce serait dommage, car ce livre – bien écrit dans un allemand accessible – offre une image réaliste et vivante des années difficiles d’avant guerre, et il rend plausible la dérive criminelle des protagonistes, conditionnée notamment par une vie très dure sur le plan matériel et émotionnel.

Martin Good

Jacques Chessex ; Noël Aeby

*Fribourg dans l’ici et l’ailleurs*

Fribourg : La Sarine, 2007, 120 photos



On connaît l’intensité de liens de Jacques Chessex à la ville de Fribourg témoignée, à de multiples reprises, dans ses romans (*Jonas, Avant le matin*) et même dans des publications éditées par la BCU (*Ce que je dois à Fribourg*). L’écrivain vaudois est le « jeune homme qui débarque à Fribourg en 1951 et qui est bouleversé d’admiration et de curiosité pour tout ce qu’il voit, entend,

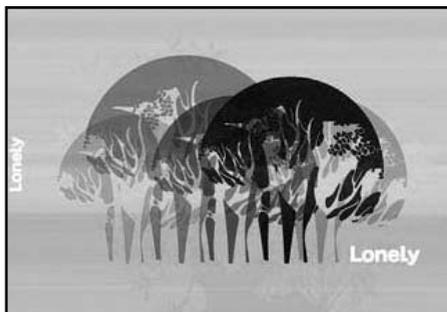
découvre dans une ville où le monde est cohérent, le sacré partout présent, l’architecture inspirée, le mode de vie aimable. Il s’enchant de la gentillesse des gens, de la beauté des lieux urbains, de la mystérieuse et fraîche sauvagerie de l’environnement. (...) Il est surpris de trouver dans Fribourg cette absolue unité qui lie les siècles, associant le Moyen Age, sa foi, ses formes, à l’existence d’aujourd’hui ». Cet extrait de la préface explique et justifie à lui seul la collaboration de Jacques Chessex à cette publication. Les images de Noël Aeby, pendant une trentaine d’années photographe attiré auprès de Ciba-Geigy puis d’Ilford à Marly, célèbrent une ville idéalisée et sans bavure, totalement en dehors de l’histoire. Ces 120 photographies en couleur, techniquement parfaites, nous rappellent la Venise de Fulvio Roiter, séduisante et ... touristique.

Claudio Fedrigo

Jean-Luc Cramatte, Urs Graber

*Lonely*

Fribourg : Faim de siècle, 2006



Le dernier livre de Jean-Luc Cramatte *Lonely* consiste dans un projet artistique à partir d’une série de photographies prises

en ville de Fribourg entre juillet et octobre 2006. La démarche est rigoureusement monothématique : des espaces verts (ou plutôt des verdure) photographiés en ville de Fribourg, rendus pour la plupart méconnaissables par des cadrages serrés. Ces lieux, malgré tout familiers, nous apparaissent alors tout à fait anonymes : des petites prairies, des bordures de chemins et de forêt, des coins de terrasse, deviennent des « lieux intermédiaires non classifiés », des espaces transitoires voués probablement à la disparition !

Le livre comporte une série de « tableaux végétaux » immortalisant des lieux libres de toute présence humaine, qui n'est suggérée que par l'intermédiaire de quelques objets à la fois symboliques et marginaux (un escalier, un grillage, un mur, une haie, un bac ou un frigo).

*Lonely* est donc un guide à l'usage du voyageur solitaire, se promenant dans l'humidité et la moiteur de l'été, éclairé d'une douce lumière verte ; une invitation à «se reposer à l'ombre» dans ces quelques carrés botaniques pénétrants la ville de Fribourg (voir le répertoire des lieux en fin d'ouvrage).

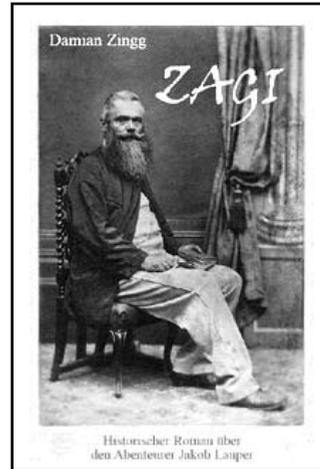
Les images sont illustrées par un texte poétique multilingue (français, anglais et allemand) d'Urs Graber et mises en valeur par le remarquable travail graphique de *rmgdesign*.

Claudio Fedrigo

Damian Zingg

*Zagi : historischer Roman über den Abenteurer Jakob Lauper (1815-1896)*

Konstanz : Schopf, 2007



« Zagi » ist ein hochspannender historischer Roman von Damian Zingg über den Abenteurer Jakob Lauper aus dem Senseland.

Zagi wurde 1815 in einer Bauernfamilie in Giffers geboren. Er besuchte das Kollegium Heilig Kreuz in Freiburg, wo ihn aber nur die Geographie interessierte. Wegen eines dummen Streichs fliegt er von der Schule. Er beschliesst, in Rom in die Schweizergarde einzutreten. Auf abenteuerlichen Wanderungen durch die Alpen, per Schiff und per Kutsche gelangt er schliesslich 1835 nach Rom. Er lernt einen französischen Maler kennen, nimmt teil an Empfängen der hohen Gesellschaft und besteht zahlreiche Abenteuer. Der Leser erfährt hochinteressante Einzelheiten über das römische Leben und über die verkommenen Sitten in der damaligen Schweizergarde.

Er quittiert seinen Dienst. In der Toskana beteiligt er sich an Raubgrabungen in etruskischen Gräbern, aber erfolglos. 3 Jahre lang vagabundiert er umher und kehrt 1843 nach Giffers zurück. Er heiratet und hat 2 Söhne. 1847 macht er den Sonderbundskrieg auf Seiten der Freiburger Konservativen mit und bedient eine Kanone.

1858 packt ihn das Fernweh. Der Goldrausch in Australien lockt den Abenteurer, und er verlässt seine Familie und einen verschuldeten Hof. Er zieht gleich weiter nach Neuseeland. Dort macht er sich auf Goldsuche in völlig unwirtlichen Gebieten, die noch nie ein Mensch betreten hat, mit schroffen Gebirgen, reissenden Flüssen und unaufhörlichem Regen. Er lebt von Ratten, Vögeln und Wurzeln. Mehrmals ist er dem Tod nahe. Sein Begleiter, ein Landvermesser des Staates, kommt bei diesen Abenteuern um.

Zagi findet tatsächlich ein Goldfeld, meldet dies dem Staat und wird Teilhaber. Er wird berühmt, erscheint wegen seiner Abenteuer überall in den Zeitungen. Später wurden mehrere Örtlichkeiten in Südneuseeland nach ihm benannt. Er wird reich, kauft sich Land an einer Bucht und will seine Familie nachholen, um dort eine Pferdezucht aufzubauen. 1867 kehrt er zurück in seine Heimat. Aber dort versteht ihn niemand mehr, am allerwenigsten seine Frau. Er hält es bis 1882 aus und kehrt dann ohne Familie nach Neuseeland zurück. Inzwischen ist dort sein ganzes Farmland durch eine Naturkatastrophe zerstört worden. Einige Monate später reist ihm Barbara, eine junge Sensler Magd nach, in die er sich verliebt hatte. Zusammen eröffnen sie einen Laden und genießen das Leben. Aber nach 2 Jahren lernt Barbara einen jungen Matrosen kennen und geht mit

ihm auf und davon. Zagi beendet sein Leben als Leuchtturmwächter in Napier, wo er 1891 im Alter von 76 Jahren stirbt.

Das Buch ist spannend und liest sich leicht und ist auch für französisch sprechende Leser zu empfehlen, die etwas ihr Deutsch aufpolieren möchten.

Ulrike Fischer

David Collin

*Train fantôme* : roman

Paris : Seuil, 2007



Ecrivain français, résidant à Fribourg, David Collin nous embarque à bord du *Train fantôme* pour un voyage initiatique et hors du temps, vers des destinations rappelant les lieux de son enfance.

C'est en devenant à son tour père, que le narrateur part en quête d'identité, à la recherche d'indices sur ses origines. Il ne veut pas ressembler aux pères, qui ont défilé dans son enfance. Au début du roman, on apprend sous forme de charade l'existence de trois pères : le père d'origine, sans visage,

inconnu, disparu aussitôt ; le papa, celui dont il porte le nom, qui part et qui revient plus de vingt après ; et le « père d'intérim », un beau-père insignifiant, qui devient peu à peu un étranger. Les mots d'Antoine, un des personnages du roman, résument de manière touchante la démarche poétique entreprise par le narrateur : « Arrête-toi pour voir, pour toucher, pour sentir. Cesse de courir au-devant de toi, ne laisse pas la vitesse t'effacer, ne deviens pas toi aussi un fantôme de personne. Tu dois te reconstituer un corps, un visage, une histoire, et devenir maître de tes origines, affronter la multitude de tes pères, tu dois reconnaître ou rejeter, t'identifier. »

Premier roman, écrit dans un style épuré, ponctué de citations autour des thèmes chers à l'auteur – paternité, abandon, identité, immortalité -, *Train fantôme* se lit comme un journal intime, le temps d'un trajet en train.

PS. Petit rectificatif, p.114 : le film *Le sixième sens* a été écrit et réalisé en 1999 par M. Night Shyamalan, et non par Michael Mann, comme l'écrit l'auteur.

Céline Papaux

## Nos chers auteurs

Claudio Fedrigo

« La Non-Violence est un état parfait.  
C'est un but vers lequel tend, bien  
qu'à son insu, l'humanité tout entière.  
L'homme ne devient pas divin lorsque,  
dans sa personne, il incarne l'innocence ;  
c'est alors seulement qu'il devient vérita-  
blement homme. Tels que nous sommes  
actuellement, mi-hommes, mi-bêtes, nous  
avons la prétention, dans notre arrogante  
ignorance, de remplir le rôle dévolu à  
notre espèce, lorsque nous rendons  
coup pour coup et que nous nous  
abandonnons à la colère.  
Nous feignons de croire que la loi  
du talion est la loi de notre être,  
alors que dans toute Ecriture Sainte  
nous voyons que la loi du talion n'est nulle  
part obligatoire, mais seulement tolérée.  
L'empire sur soi est seul obligatoire.  
La vengeance est une satisfaction qui  
nécessite des règles compliquées.  
La maîtrise de soi est la loi de notre  
être. La plus haute perfection  
demande la plus haute maîtrise.  
La souffrance devient ainsi le  
symbole de l'espèce humaine. »

**M. K. Gandhi**

*Résistance non violente*

Paris : Buchet/Chastel, 2007

[NP 2007.890]

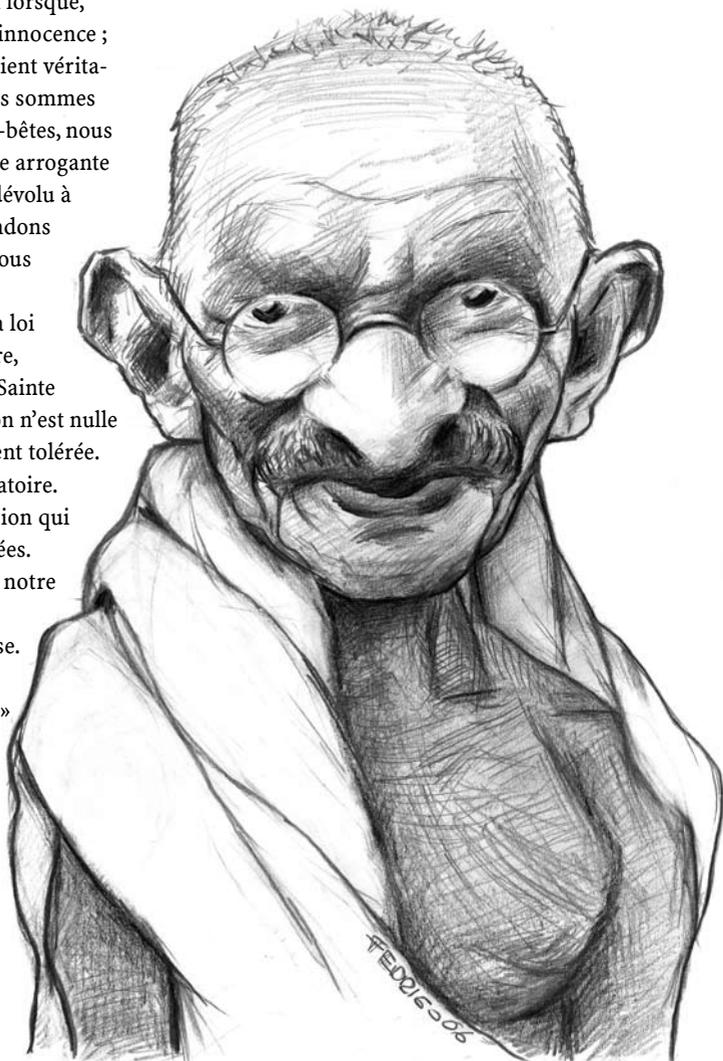
voir aussi la biographie de

M. K. Gandhi par **Jacques Attali** :

*Gandhi ou l'éveil des humiliés*

Paris : Fayard, 2007, 544 p.

[NA 2007.3819]



## Propos sur nos images d'autrefois

### « Deux poèmes »

Amalita Hess



Jacques Thévoz. Reportage sur les conditions de l'habitat à Fribourg, 1946.

Vers quel enchantement  
vont les bras tendus  
de cette fillette  
décrochée d'elle-même  
et mise sur l'orbite de l'extase ?

Vers quelle présence s'élance  
son éblouissement  
pour se jeter ainsi  
à corps et à visage perdus  
dans le mystère de l'admiration ?

Le garçonnet à ses côtés  
médusé, lui aussi,  
nous le confiera peut-être un jour...



Benedikt Rast. Deux enfants au bas des escaliers du Court-Chemin, années 1970.

Nous sommes ici au Court-Chemin avec ses escaliers  
s'étalant en pente douce et passant devant des maisons  
dont les façades gothiques, pleines de grâce avec leurs  
fenêtres aux formes filigranées, rappellent les maîtres artisans  
du Moyen-Âge.

D'ailleurs, si vous avez le nez au vent, sentirez-vous peut-être les  
odeurs âcres et rétroactives de la tannerie proche dont les  
cuirs étaient vendus aux foires de Genève et de Zurzach. De là  
ils migraient en Souabe, en Lombardie, à Venise sur la côte  
méditerranéenne.

Non loin d'ici, « la volière blanche des cornettes » des sœurs de saint  
Vincent de Paul, dispensant autrefois avec un égal souci d'amour  
de Dieu et du prochain, le fruit de leur savoir intellectuel à des  
centaines d'élèves et le pain de leur compassion aux démunis  
De la Basse-Ville.

Et sur le pas de porte d'un magasin  
deux garçons  
en une franche poignée de mains  
quel en était le message ?

Certainement pas un complot ourdi sur le dos des copains,  
encore moins une lâche convention de basse extraction  
peut-être un pacte d'alliance pour le Beau, le Vrai, le Bien  
qui scellerait à tout jamais le départ d'une authentique amitié :  
«viatique indispensable pour traverser la vie»

L'eau de la fontaine de « La Force » à un jet de pierres  
de cette promesse nous en contera peut-être un jour le  
secret à moins que ce ne soit le photographe lui-même :  
Benedikt Rast  
complice de cette grâce adolescente